

Université Rennes 2 Haute Bretagne
U.F.R des Sciences Humaines
Département de Sociologie, Langage, Communication

Une nouvelle forêt
Réorganisation sociale de la forêt de Paimpont
Etude sociologique des représentations et de la
néo-ruralité

Mémoire présenté en vue de l'obtention du
Master 2 Recherche, mention Sociologie
Spécialité : Mutations sociales contemporaines

par **Liviu Mantescu**

sous la direction de **Ali Aït Abdelmalek**
et **Bernard Boëne**

Juin 2007

Table des matières

Remerciements	3
Ier Chapitre – L’ensemble problématique de notre travail.....	4
I.1. Le thème de recherche et les hypothèses de travail.	4
I.2. Approches théoriques existantes et notre plus-value	4
I.3. La population et le cadre de recherche.....	6
I.4. Les méthodes de recherche	10
IIe Chapitre - L’Ethnographie des usages liés à la forêt	13
II.1. Les habitants, les acteurs des usages.	15
II. 2. La chasse – l’usage achevé de la forêt.....	20
II.2.1. La chasse à battue – la chasse paysanne	20
II.2.2. La chasse à tire – La <i>GESTAPO</i>	24
II.2.3. La chasse à courre – le spectacle de la chasse.	26
II. 3. Les balades, l’inspiration et le ramassage.....	31
IIIe Chapitre - L’ethnographie des représentations sociales	36
III.1. La représentation de la forêt et de ses usages parmi les locaux	36
III.2. La représentation sociale de la forêt et de ses usages parmi les néo-ruraux.	41
IVe Chapitre – Conclusions sur la formation des comportements sociaux et sur l’intégration d’une population nouvelle dans un milieu social donné.	46
Limites et perspectives de recherche.....	50
Bibliographie.....	51

Remerciements

La première région de la France que j'ai visitée est la Bretagne, dans le mois de mai de l'année 2005. J'ai vu les villages de cette belle région deux ans avant de faire des études dans sa capitale et je me suis dit à ce moment-là que ça doit être fantastique d'avoir la possibilité de faire une recherche ici. La vie a fait possible un rêve.

Toute cette étude n'aurait pu s'effectuer sans l'aide de tous ceux que je vais mentionner ci-après. Je veux remercier, pour l'aide financière de la recherche, l'association Solidarité 35 ROUMANIE, particulièrement Monsieur le Président Jean-Yves Guillou qui a soutenu depuis le début mon projet. Je remercie aussi le Professeur Ali Ait Abdelmalek pour son aide dans un moment de crise financière réelle.

Je remercie Monsieur Michel Jallu, le maire de Tréhorenteuc, tant pour hébergement que pour tout son support technique ; Marie et François Jagoudel pour la splendide chambre qu'ils ont mise à ma disposition pendant 15 jours à Tréhorenteuc. Je veux remercier de tout mon cœur aussi Denise qui m'a logé pendant 10 jours à Tréhorenteuc. Je remercie le Père Rebour pour son amabilité à discuter sur les problèmes de ma recherche ainsi que pour la chambre qu'il a mis à ma disposition dans l'Abbaye de Paimpont ; Guillaume et Delphine pour la confiance de me laisser conduire leur voiture sans permis, pour leur chaleur et leur soutien pendant la recherche. Je n'oublierai jamais notre rencontre providentielle et la paix de la chambre que ils m'ont offerte à Concoret.

Cette page de remerciements n'est pas une obligation morale, mais une preuve que la réussite de tout ce travail ne m'appartient pas. C'est l'effort conjugué de toutes les personnes que j'ai rencontrées pendant la recherche de terrain et après la rédaction et l'analyse des données. Je remercie Laurent pour son aide bibliographique, et pour les discussions que nous avons eues, Monique Herve pour ses recommandations, le professeur Marc Colyn pour sa recommandation au Maître d'Equipage Rallye Bretagne, Monsieur Hubert Chemin pour m'accompagner pendant les parties de chasse à courre. Matthieu et Yann-Edern pour avoir lu et corrigé ces pages écrites par un admirateur maladroit de la langue française.

Je remercie à tous ceux qui ont eu l'amabilité de répondre à mes questions, tous ces gens qui m'ouvert leurs coeurs. Cette étude est à vous !

Motto: « *Les gens sont comme tu es et comme tu serais avec eux.* »
Un habitant de Tréhorenteuc

Ier Chapitre – L'ensemble problématique de notre travail

I.1. Le thème de recherche et les hypothèses de travail.

Le sujet de cette étude est l'intégration sociale d'une population nouvelle dans un milieu rural donné. Nous avons suivi les difficultés de cette intégration à partir des représentations sociales d'un cadre naturel où la population locale déploie des usages spécifiques. Ces usages nous les considérons premièrement comme des comportements sociaux se formant dans le processus de socialisation. En observant les usages différents de ces deux populations, locale et néo-rurale, nous nous sommes posé la question de savoir pourquoi ils utilisent la forêt d'une manière différente, et quelle est l'importance de ces usages dans le processus de rencontre de ces deux populations.

La principale hypothèse de notre étude est la suivante: en tant que comportements sociaux, les usages de la forêt constituent pour la population locale un repère identitaire qui n'est pas partagé par la nouvelle population des villages. On constate une différence identitaire et un conflit sur l'appropriation affective d'un territoire, d'un espace naturel dans notre cas. Le conflit ne réside pas dans les usages proprement dits, c'est-à-dire dans le partage du territoire, dans le désir de contrôler ce territoire, mais dans les représentations sur cet endroit. En ayant des représentations différentes, la population des néo-ruraux considère comme illégitimes les usages actuels de la forêt, mais elle n'essaie pas d'imposer d'autres usages, ses propres usages. Et cela parce que la dimension sociale de leur usage est beaucoup plus faible.

I.2. Approches théoriques existantes et notre plus-value

La question de la néo-ruralité n'est pas récente en France, des études ayant été réalisées à partir des années 70. La signification du terme néo-ruraux n'a pas toujours la même; dans le travail de Léger et Hervieu (1979) les néo-ruraux sont une population révoltée, les enfants de mai '68, « *les immigrés de l'utopie en appelant à la terre, à la nature, à un monde rural magnifique par leur imagination, symbole d'harmonie, de solidarité et de communauté.* » (op. cit., p.9). Ce sont *des hippies* qui viennent s'installer dans les villages et qui se retrouvent plus ou moins en conflit avec la population locale formée par des agriculteurs. Dans ce cas, « *l'intégration locale [...] fait partie des représentations que se font les néo-ruraux d'un enracinement durable dans la vie campagnarde. [...] il faut 'se faire accepter' d'une collectivité locale en lui donnant les gages symboliques qui témoignent qu'on accepte les*

normes. » (ibidem, 103). Dans notre étude les néo-ruraux sont l'émulsion de la ville, une population qui vient de s'installer en apportant toutes les valeurs de la ville et qui ne cherche pas à se faire accepter à tout prix. Les communautés locales ne sont plus formées essentiellement d'agriculteurs comme dans les années 70, ce sont des communautés en réduction démographique avec une identité en reconstruction. En revenant sur la question des valeurs de la campagne 20 ans plus tard, Bertrand Hervieu observe, dans une enquête au niveau national, (Hervieu et Viard, 2001 IIe éditions) que les valeurs sont renversées ; à la ville le loisir et le travail, à la campagne la liberté et la beauté.

« Notamment, quand aujourd'hui la liberté est associée à la campagne, dans une société qui, pendant si longtemps, a associé la liberté à la ville – en vérité contre les campagnes –, cela constitue un véritable retournement des valeurs attachées aux lieux, une 'révolution' de la perception des modes d'organisation sociales et des pratiques possibles en chaque lieu. » (p. 13)

Il observe aussi que *« en parallèle avec ce nouveau désir de campagne, les usages du territoire se modifient sensiblement. [...] les sentiments nouveaux qui émergent, et qui sont souvent testés pendant les vacances, se retrouvent dans des choix privés, en particulier résidentiels. »* (p. III) L'enquête conduite par Bertrand Hervieu et Jean Viard est un point de repère indispensable pour bien comprendre ce qu'est la campagne aujourd'hui en France. Elle est réalisée au niveau national sur un échantillon représentatif, mais elle reste une étude d'opinion et de valeurs. Peu a été expliqué sur les mécanismes qui donnent naissance à ces valeurs et on sait bien que *« les valeurs assument une fonction centrale dans l'édification et la manifestation de l'identité des individus et des collectivités, [mais,] les valeurs ne sont pas nécessairement claires et elles ne peuvent pas être exprimé aisément. »* (Rezsohazy 2006, p.7)

En ce qui concerne l'autre sujet de notre thèse, la chasse, à partir des années '80 on retrouve une production importante d'études sociologiques et anthropologiques. Notamment, un numéro de la revue *Etudes Rurales* de 1982 est destiné à la recherche anthropologique de la chasse et la cueillette.¹ Nous allons détailler les conclusions de ces études ci-dessous.

En relation avec le thème de la ruralité, Jean-Claude Chamboredon considère que les transformations récentes *« modes divers de dé-paysannisation et de déruralisation, dissociation des paysans et des chasseurs »* conduisent à accroître les contradictions entre les usages sociaux du territoire parmi lesquels doit s'inscrire la chasse. Dans la même direction va Michel Bozon, en disant que *« le conflit dans les représentations sociales du droit de chasse renvoient aux oppositions internes à la société rurale, à la transformation des usages du territoire rural (en particulier à la nouvelle division des usages entre usages productifs et non*

¹La chasse et la cueillette aujourd'hui : recherches anthropologiques, Revue *Études rurales*, n° 87-88

productifs), à la transformation des relations du monde rural à la société urbaine » , cela étant expliqué par la différence qui existe entre les locaux qui appartiennent à des associations communales de chasse et entre ceux qui sont inscrits dans des groupements d'actionnaires ou d'adjudicataires. Dans le premier cas, l'utilisation du territoire communal permet aux indigènes de traduire leur autochtonie. Dans le second cas, la chasse permet à des non ruraux de manifester de façon ostentatoire leur domination sociale sur une terre et sur ceux qui l'habitent.

J. C. Chamboredon présente cette différence plutôt comme un rapprochement entre les deux mondes par rapport à un territoire auquel les deux catégories sont attachées. « *la chasse est un des terrains où se projette la riche variété des modes de rattachement à une société villageoise ; elle révèle un continuum des modes d'appartenance, né des mouvements contraires d'émigration et d'urbanisation d'une part, de ruralisation partielle d'autre part.* » (Chamboredon, 1982:109)

Une autre idée récurrente est celle qui traite la chasse d'une manière fonctionnaliste et la considère comme un usage qui contribue à la maintenance de l'identité rurale et locale. Charles-Henry Pradelles de Latour affirme fortement que dans un monde rural qui a rompu avec ses traditions ancrées dans le cycle agraire, la chasse est la seule activité locale qui permette aux résidents de s'approprier le territoire et d'affirmer leur identité.

La plus-value de notre étude est donc l'essai de rendre compte des nouveaux éléments explicatifs pour la formation des valeurs, en ayant un regard au plus près de la manifestation de ces valeurs. Dans notre étude on ne part pas de la découverte des valeurs mais, de l'observation de leurs manifestations, de la constatation du conflit, et nous essayons de comprendre les segments qui manquent pour avoir une cohérence dans l'action collective des nos communautés. Ensuite, il s'agit de redéfinir les néo-ruraux, une catégorie de population qui ne correspond plus à « des marginaux » hippies, mais à une population parfaitement intégrée du point de vue social, qui est nombreuse, qui apporte les valeurs de la ville, mais qui reste en dehors de ces espaces de résidence et qui va finir par s'imposer au niveau identitaire dans le milieu rural. Enfin, les mutations sociales de la vie des communautés s'expliquent par l'analyse des changements dans la pratique des usages de la forêt, parmi les quelles la chasse occupe un premier lieu.

1.3. La population et le cadre de recherche.

La recherche de terrain a eu lieu pendant deux mois, février et mars 2007, dans les villages de Tréhorentec et Concoret, dans le département de Morbihan, et à Paimpont, en Ille-et-Vilaine. Le mois de février étant entièrement consacré au village de Tréhorentec. Le village constitue

l'étude pilote et la deuxième partie de la recherche, le mois de mars que j'ai passé dans les communes de Paimpont et Concoret, vient clarifier par opposition les données et les hypothèses que j'ai formulées à Tréhorenteuc. Le premier critère qui a guidé mon choix pour ces villages a été la proximité par rapport à la forêt. Nous allons passer brièvement en revue les caractéristiques démographiques et géographiques des ces villages.

Tréhorenteuc se situe à l'extrémité sud du Canton de Maunon, « *dans un lavabo* » comme m'explique un de ses habitants. Il est entouré par des collines couvertes par des landes. Le paysage des landes n'est pas du tout uniforme à Tréhorenteuc, il comprend aussi des forêts, des fougères, mais aussi des plantes typiques comme les ajoncs et les genêts. Il est aussi perçu différemment par les habitants du village. La population totale est de 123 habitants, 57 femmes et 66 hommes, ce qui fait de Tréhorenteuc le plus petit village du Morbihan. En fait, Tréhorenteuc n'a jamais eu une grande population, ou de grands mouvements démographiques. Les sites archéologiques qui entourent le village témoignent d'une population rurale peu nombreuse mais continue depuis l'époque romaine. En 1790, la population du village a été de 206 habitants² et la dynamique dans la deuxième moitié du XXème siècle est la suivante³ :

Tableau 1 - Dynamique démographique à Tréhorenteuc après 1960.

An	1962	1968	1975	1982	1990	1999
N. habitants	157	142	110	109	126	117

Au niveau de l'occupation d'aujourd'hui, la population active représente 51 personnes, 35 hommes et 16 femmes. 16 personnes travaillent dans la commune, 20 dans une autre commune du département, et 8 personnes hors du département. Il y a 2 fermiers, 4 personnes travaillent dans les deux cafés du village, 4 personnes forment le personnel administratif (y compris le maire et le responsable de l'office du tourisme). Il n'y a pas d'artisans ou d'autres occupations spéciales. Mais, il y a beaucoup d'entreprises à Tréhorenteuc : 1 carrière de pierre, 1 centre équestre, 1 crêperie, 1 boutique souvenirs, 1 boutique librairie, 1 tourneur sur bois, 2 cafés, 8 gîtes, 3 maisons avec des chambres d'hôtes, et un gîte *Rando plume*. Au total, 20 entreprises sur le territoire de 2500 ha du petit village de Tréhorenteuc.

² Recensement 1790 du district de Ploërmel dans Gilles Montgobert, Eclats en Brocéliande – Le Pays de Maunon 1789-1800, es mutations du monde rural, Office Culturel du District de Maunon, 1993.

³ INSEE recensement de la population 1999, actualisé sur place par moi.

La commune de Paimpont est située de l'autre coté de la forêt, dans le département d'Ille-et-Vilaine. Elle est très différente de Tréhorenteuc du point de vue géographique : formée par plusieurs clairières, c'est la plus grande commune de son département au niveau de la superficie. Le bourg de Paimpont à été construit au XVIIIe siècle et a été au service du monastère. Les clairières sont des villages autonomes qui ont été regroupés dans une commune après la révolution de 1789. En tant que villages avec des identités séparées, ils ont néanmoins collaboré pour défendre leurs droits d'usage de la forêt face aux grands propriétaires féodaux. Si Tréhorenteuc a été, on peut dire, constant du point de vue démographique, ce n'est pas le cas pour Paimpont : au XVIIIe siècle, à cause de l'industrie d'extraction et de l'usinage du fer, la population a augmenté jusqu'à 3800 habitants. Aujourd'hui la commune compte 1614 habitants. La dynamique d'après 1960 est la suivante :

Tableau 2 - Dynamique démographique après les années 60 dans la commune de Paimpont.

An	1962	1968	1975	1982	1990	1999
N. habitants	1791	1714	1559	1449	1385	1395

Dans les deux cas on voit un minimum de population dans les années 90 et une augmentation après cette période. Il s'agit des néo-ruraux qui viennent de s'installer dans les villages en cherchant le calme, une image et une atmosphère romantique de la vie rurale. La commune abrite beaucoup de personnes âgées. Les 162 habitants qui ont 75 ans ou plus représentent 11,6% de la population alors que cette proportion est de 7% seulement dans le département d'Ille-et-Vilaine. A l'opposé, les 248 jeunes de moins de 20 ans ne représentent que 17,8% de la population, ou la proportion est de 25,2% dans le département. Au niveau de l'occupation, à Paimpont il y a 545 personnes actives, 312 hommes et 233 femmes. Parmi eux, 189 travaillent dans la commune, 189 dans le même département et 123 d'hors du département, 44 sont chômeurs, c'est-à-dire 8,1% de la population active.⁴

Concoret se trouve au nord de la forêt, à 7 km de Paimpont et à 12 km de Tréhorenteuc. C'est plus un village agricole, ses lieux dits étant plusieurs fermes de différentes mesures. Les caractéristiques démographiques et occupationnelles selon le recensement de la population de mars 1999⁵ sont :

⁴ INSEE recensement de la population 1999.

⁵ Les données officielles de 2006 ne sont pas encore accessibles.

Tableau 3 - Dynamique démographique après les années 60 dans la commune de Concoret.

An	1962	1968	1975	1982	1990	1999
No. habitants	752	583	731	668	626	645

Le nombre non-officiel d'habitants pour Concoret aujourd'hui est de 759. Au niveau de la profession 84 personnes actives travaillent dans la commune de résidence 53 dans une autre commune du même département et 65 hors du département. Comme dans les deux autres communes, on trouve un minimum de la population dans les années 90, vient ensuite une augmentation très rapide jusqu'à aujourd'hui. En parlant avec les gens de Concoret dans mes premiers jours là-bas, j'ai reçu des réponses comme : « *la population de notre village a doublé dans les 15 dernières années* ». La croissance démographique par l'apport des néo-ruraux a été perçue comme un choc.

Le massif forestier de Paimpont, ou Brocéliande, si on utilise le nom mythique-touristique, se situe à une quarantaine de kilomètres au sud-ouest de Rennes, étant partagé entre deux départements et trois cantons, Ille-et-Vilaine avec le canton Plélan le Grand, et Morbihan, avec les cantons de Ploërmel et de Maunon. La forêt a une superficie globale d'environ 8000 ha, les étangs y compris, dont 7000 ha de forêt appartiennent aux « grands propriétaires », et des landes qui se trouvent surtout sur la partie nord-ouest de la forêt. Le massif forestier est parsemé de nombreuses clairières, qui sont des villages, ou des hameaux, et il se partage en deux sous-ensembles : la Basse Forêt à l'est et au nord-est, et la Haute Forêt, limitée par les clairières de Cannée et de Beauvais, deux villages qui appartiennent à la commune de Paimpont. Au sud du massif il y a le camp militaire de Coëtquidan, une partie de la forêt qui a été coupée du reste du massif pour des raisons stratégiques et d'entraînement militaire au début de XX siècle.

C'est à la périphérie ouest de la Haute Forêt, caractérisée par une mosaïque paysagère de bois, landes et friches, que de grands incendies ont eu lieu après les années 50, détruisant de vastes secteurs de landes mais causant également de lourds dégâts aux propriétaires des forêts, et aussi au peuplement forestier en général. Il y a eu des grands incendies, gardés aussi dans la mémoire collective des habitants, dans les années 1955, 1976 – avec 1350 ha brouillées, 1984 – 50 ha, 1987 – 160 ha. Le dernier grand incendie a eu lieu en 1990 quand 121 ha de bois et 317 ha de landes ont été calcinés. Dans le passé, les landes étaient surtout utilisées pour l'élevage des animaux, pour le pâturage, la récolte de la litière ou des fourrages mais elles étaient aussi cultivées (seigle, avoine, sarrasin) après écobuage selon des

assolements variables et retournaient ensuite à la friche pendant une période indéterminée.⁶ L'abandon de ces usages agricoles, lié au développement de la production fourragère provoque une augmentation progressive des risques d'incendies dont l'effet se fait sentir à partir des années 50. La répétition de ces incendies comme on l'a indiqué ci-dessus, montre qu'une mutation dans la vie sociale, notamment dans les professions des habitants, a affecté d'une manière profonde et à long terme l'environnement écologique de la zone.

Cependant la gravité de la situation a imposé des mesures immédiates destinées à mettre en place les moyens susceptibles d'éviter qu'une catastrophe pareille ne se reproduise dans cette zone où les risques d'incendies sont si élevés. Le 21 septembre 1990, une réunion est organisée dans la mairie de Paimpont à l'initiative du Préfet de Région. La principale décision a été d'élaborer un programme d'aménagement de la zone sensible avec le soutien administratif et financier du Conseil Régional échelonné pour une période de 10 ans. Les 1200 petits propriétaires de 2600 ha de landes qui entourent la forêt sur la partie ouest et nord-ouest ont été répartis dans 9 associations « Syndicats Libres », et une grande association fédérative les rassemblees. Même si un autre grand incendie a eu lieu en 2005, détruisant 120 ha de forêt et landes.

1.4. Les méthodes de recherche

Les notes que j'ai prises sur les genoux ou dans la chambre reproduisent des discours, l'atmosphère, de petits détails, certains inutiles, mais la plupart me sont indispensables maintenant que je lis les deux carnets de terrain. Je ne peux pas me cacher en disant que je n'ai pas été influencé par le journal de Lévi-Strauss, les Tristes Tropiques. C'est une oeuvre qui m'a profondément marqué, comme c'est le cas, je crois, de la plupart des chercheurs en sciences sociales. Mais, je n'ai pas pris le temps de faire des notes si minutieuses. Je n'arrivais pas à tout couvrir, la course aux informations est fatigante comme Lévi-Strauss l'explique dans un autre de ses ouvrages. Voilà un passage dans lequel je me suis entièrement retrouvé :

« Il faut être levé avec le jour, rester en éveil jusqu'à ce que le dernier indigène se soit endormi, parfois, guetter son sommeil ; s'appliquer à passer inaperçu en étant toujours présent ; tout voir, tout retenir, tout noter, faire montre d'une indiscretion humiliante, mendier les informations d'un gamin morveux, se tenir toujours prêt à profiter d'un instant de complaisance ou de laisser-aller ; ou bien savoir, pendant des jours, refouler toute curiosité et se cantonner dans la réserve qu'impose une saute d'humeur de la tribu »⁷.

⁶ Cf. Cluzeau D. et all., Les cahiers du Biogerr, Déprise Agricole, incendie et biologique de la conservation dans le Massif de Brocéliande, vol. 1/1995.

⁷ Claude Lévi-Strauss, *La potière jalouse*. Paris : Plon. 1985, p. 124.

A part des observations participatives, à Tréhorenteuc j'ai fait 25 entretiens semi directifs, dans la première partie du mois, avec les acteurs principaux de la commune: officiels administratifs, acteurs économiques, acteurs de la vie culturelle, personnages spéciaux, mais aussi avec des gens choisis par hasard, une stratégie qui s'est avérée être très profitable.

Dans la deuxième partie du mois j'ai appliqué une autre méthode qui utilise les photographies dans les entretiens individuels ou collectifs - elle s'appelle *photo elicitation*⁸. Il s'agit de discuter sur les sujets de la recherche en montrant des photos qui ont été bien choisies avant, pour stimuler la discussion et pour dépasser le discours courant des acteurs. En partant des observations de la neuropsychologie, selon laquelle le cerveau analyse premièrement les stimuli visuels et après les autres, la méthode photo a l'avantage de détendre l'atmosphère de l'interview et facilite ainsi les discussions entre les acteurs. Au début, j'ai fait un échantillon de 31 personnes sur la population totale de la commune, pour laquelle j'ai utilisé la liste électorale. Ensuite, j'ai formé quatre groupes prévus initialement pour sept personnes, afin de m'assurer que j'allais en avoir au moins quatre. Dans le premier et le troisième groupe j'ai eu sept personnes, dans le deuxième et le quatrième, cinq. Au total, 24 personnes. J'ai invité chaque groupe à la mairie dans des jours différents, en faisant attention d'avoir toutes les catégories d'âge. Une erreur importante, parce que les jeunes n'ont presque rien dit, pendant que les autres ont accaparé la discussion. Les photos que j'ai choisies sont de quatre catégories : premièrement, le paysage autour de Tréhorenteuc, où on trouve des points de repères pour l'identité locale, en utilisant la terminologie de Maurice Halbwachs,⁹ ensuite, des photos avec des gens du village ou des villages voisins. Ces deux catégories de photos ont été encore partagées en deux : des photos d'époque (cartes postales, albums d'anniversaire), et d'aujourd'hui. Aucune photo n'a été prise par moi, je n'ai utilisé que des photos prises par les gens eux-mêmes, ou par des professionnels dans le cas des photos d'époque.

Pendant ces quatre jours j'ai observé que les gens tout simplement aimaient les photos. Des discussions très vivantes ont eu lieu pendant deux heures et demie et j'ai collecté beaucoup d'informations apparemment pas très significatives. Maintenant que je revois les notes et les enregistrements je réalise ce qu'est la forêt et le village pour ces gens. A la fin de chaque séance, j'ai distribué à chaque participant un questionnaire avec neuf questions. Ainsi, j'étais sûr de capter la tendance centrale de leurs réponses. Au groupe total de 24 personnes

⁸ Elle a été utilisée pour la première fois par Franz Boas, mais le nom de *photo elicitation* est relativement récent étant défini par Douglas Harper, voir

Douglas Harper, Talking about pictures: a case of photo elicitation, *Visual Studies*, Vol. 17, No. 1, 2002.

⁹ Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1935.

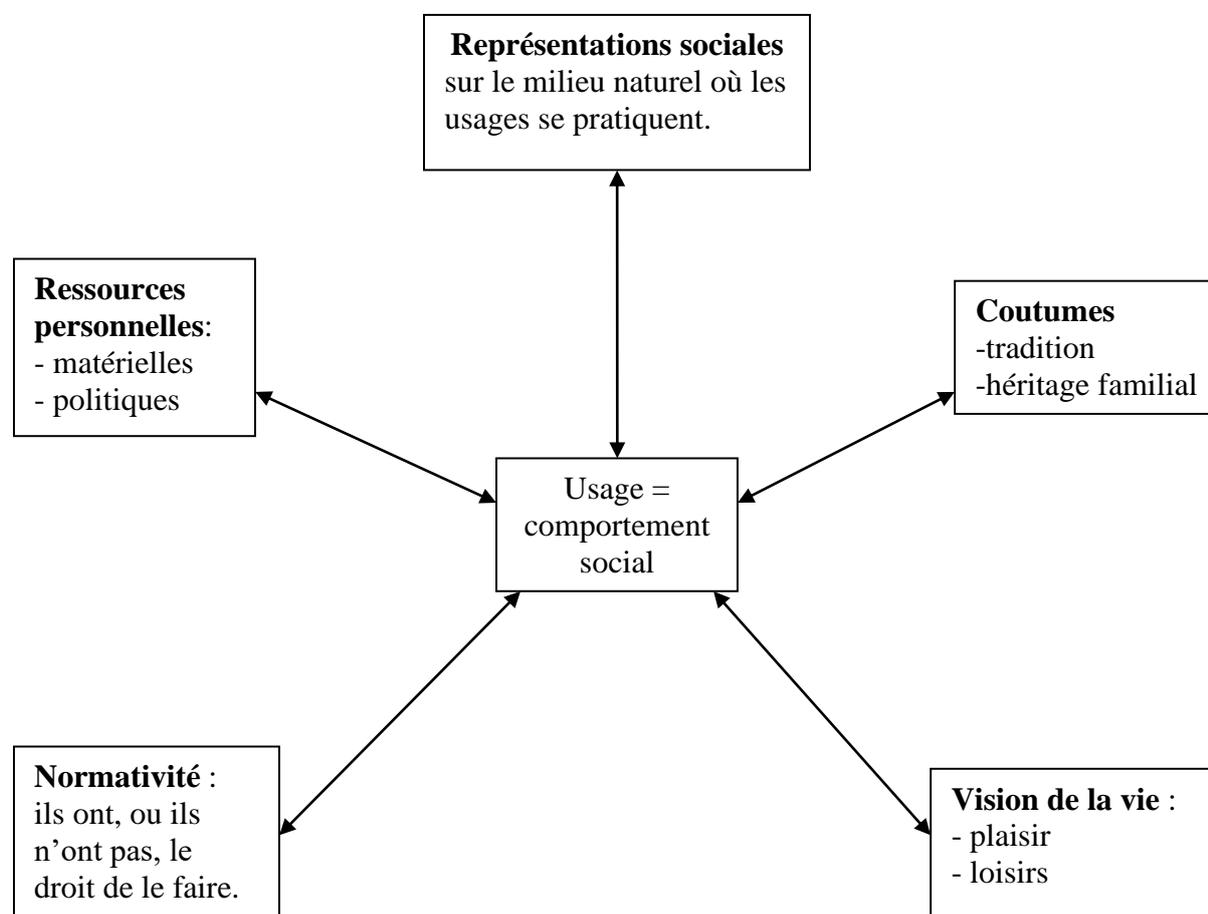
j'ai ajouté les autres personnes qui ne s'étaient pas présentes le jour de l'interview commune. Pour elles, j'ai appliqué seulement le questionnaire.

Le 1er mars je suis arrivé à Paimpont et j'ai logé pendant deux semaines à l'Abbaye grâce à l'amabilité du père Rebour. A Paimpont je n'ai pas été capable de me loger chez une famille, par conséquent les interactions avec les gens n'ont été pas si faciles. Là j'ai fait 16 interviews et j'ai participé à deux séances de chasse à cour. J'ai fait aussi des recherches dans la bibliothèque de la commune notamment sur l'histoire de la propriété et dans la bibliothèque de la Station Biologique de Paimpont pour trouver d'autres études qui touchent les sujets de ma recherche. Je me suis rendu la deuxième moitié du mois de mars à Concoret où j'ai fait encore 15 entretiens. La base de données est donc formée par 56 interviews, 30 questionnaires appliqués seulement dans le village de Tréhorenteuc, 4 entretiens collectifs avec la méthode *photo elicitation*, et deux carnets de notes de terrain.

Ile Chapitre - L'Ethnographie des usages liés à la forêt

Ce chapitre décrira les usages actuels de la forêt. Les usages de la forêt sont, de notre point de vue, les faits les plus évidents, les manifestations concrètes des représentations sociales de ce milieu écologique. Les usages sont, premièrement, pour nous, des comportements sociaux, c'est-à-dire: des comportements récurrents, non isolés; partagés avec d'autres personnes, d'une manière physique (les autres sont là avec nous quand on fait l'usage) ou émotionnelle (les autres ne sont pas avec nous physiquement mais on leur raconte nos émotions, nos histoires); avec une histoire propre, d'où la possibilité d'être hérités; réglementés par des normes et transmissibles dans le cadre des groupes sociaux à travers le processus de socialisation. Les usages de la forêt font partie de la socialisation des habitants et forment un cadre pour la sociabilité. Le schéma ci-dessous montre la plupart des éléments qui forment, à notre avis, ces comportements. Pourquoi les représentations sociales sont plus importantes que les autres éléments et quelle est la relation entre ceux-ci?

Schéma 1 – La formation d'usage comme comportement social



Le comportement social d'usage de la forêt est composé de cinq éléments:

1. **les représentations sociales**, c'est-à-dire «le corpus des thèmes et des principes », pour utiliser les termes de Serge Moscovici, par lesquels les individus font une interprétation propre sur le cadre naturel, sur la forêt, et où ils ont des activités individuelles ou collectives.
2. **les coutumes – traditions**, c'est-à-dire les valeurs issues de ce «filtre d'interprétation» qui est la représentation sociale (Abric 1987, 67-68), qui ont la propriété d'être transmissibles d'une génération à l'autre dans la socialisation primaire, en utilisant d'autres groupes sociaux.
3. **vision de la vie** – c'est le cadre le plus large qui regroupe des variables telles que celles-ci : occupation, âge, loisirs, habitudes, le fait d'avoir ou non des enfants ou des grands enfants etc. Celles-ci sont des variables directement observables et mesurables.
4. **normativité** – cet élément regroupe les dispositions normatives, formelles ou informelles, selon lesquelles un individu ou un groupe a / ont accès à tel ou tel type d'usage.
5. **ressources personnelles** – c'est-à-dire des ressources matérielles, des relations sociales ou de pouvoir, avec d'autres structures sociales qui ont l'accès à l'usage. Par exemple, si quelqu'un a la représentation de la forêt comme un endroit où on fait du sport, qu'il vient d'une famille où le sport motorisé est beaucoup apprécié. S'il a le temps, l'âge et la condition physique de le faire mais n'a pas de moto tout-terrain, parce que c'est cher, et n'a pas non plus de contact avec l'équipe de moto cross locale pour s'y intégrer, alors il ne peut pas en faire.

D'ici nous voyons que les représentations sociales occupent le lieu central dans notre analyse et qu'elles forment l'élément le plus importantes parce qu'elles ne sont pas directement observables ou mesurables comme les autres. Donc, dans l'explication du comportement social de l'usage de la forêt l'enjeu est de décrire les représentations sociales et d'expliquer leur dynamique. Deuxièmement, nous observons maintenant que le comportement social d'usage se constitue comme une variable directe qui est expliquée par cinq variables indirectes. D'où une multitude d'hypothèses qui visent la présence ou l'absence du tel ou tel usage, du tel ou tel comportement. Et troisièmement, il y a une relation en double sens entre les éléments et l'usage parce que, en tant que comportement social, l'usage renforce et contribue à la formation et à l'existence de ces éléments.

Mais avant de formuler toutes ces hypothèses et de les vérifier, il faut décrire les acteurs, notamment les habitants d'autour de la forêt dont nous parlons. Ensuite, on va décrire quels sont les usages que l'on retrouve dans cette forêt aujourd'hui, pour qu'au final on fasse

la fiche des représentations sociales pour chaque groupe de personnes qui se retrouve en partageant les mêmes caractéristiques.

II.1. Les habitants, les acteurs des usages.

L'ethnographie des habitants veut répondre à une question simple : comment est le monde là-bas ? Même si c'est une question que mon grand père me pose souvent, c'est-à-dire une question de bon sens, il faut parler un peu des gens que nous avons rencontrés dans les trois villages de notre recherche, avant de décrire les usages. N'oublions pas que le village pilote de cette étude est le village de Tréhorenteuc, mais, durant toute l'analyse nous nous rapporterons aux trois villages. Quelle sorte de gens avons-nous rencontré dans les rues et dans les cafés de ces villages donc ? Que dit-on des gens du village de Paimpont ? Quant à ceux de Tréhorenteuc, comment sont-ils reconnus par leurs voisins ?

A Tréhorenteuc il y a 123 habitants, comme nous l'avons déjà précisé dans le premier chapitre. Les premiers contacts dans le village, je les ai eus dans les deux cafés du village. J'ai remarqué, dès mon arrivée, une forte distinction entre leurs apparitions, leurs façons d'être décorés, leurs atmosphères intérieures, et leurs clientèles. Le soir de mon arrivée je suis entré pour la première fois « Chez Nicole ». Ici il y a les gens du coin, ici viennent les chasseurs (peut-être aussi parce que le mari de Nicole est chasseur. Il n'y a pas de musique à l'intérieur, deux murs sont peints avec des scènes qui évoquent le village : l'un avec la manifestation pour la commémoration de Sainte Onenne¹⁰ à la fontaine du village qui porte son nom, et l'autre, au fond du café, avec le Val Sans Retour, mis en blanc et noir, évoquant le passé, et mis en couleurs avec l'Arbre d'or au milieu, évoquant le présent et l'avenir. Les gens jouent à la belote l'après-midi et le facteur s'arrête tous les jours après le travail pour boire un coup sur son retour du centre de Ploërmel. Une tête de sanglier est postée derrière le bar où Nicole fait son service tous les jours, aidée de temps en temps par sa fille, et le soir par son époux.

Dans le café Morgane Taverne il y a de la musique celtique, bretonne et, de temps en temps, du rock'n'roll. Les murs sont peints avec des scènes de la mythologie celte. Sur le bar il y a un crâne de dragon d'environ 20 cm. On peut avoir une bière ou du cidre dans une corne de bœuf faite en argile, mais il faut payer 50 centimes de plus. On peut garder la corne en payant 20 euro, ayant derrière une réduction de 25 centimes à chaque bière achetée. En plus,

¹⁰ Sainte Onenne est reconnue par l'Eglise Catholique comme ayant vécu au VIII^e siècle dans le Pays de Mauron et est supposément enterrée dans l'église du village.

on devient membre de la clientèle fidèle. Si l'on veut du chocolat chaud on fait une grande erreur. Brad te dira : *«si tu veux du chocolat chaud va chez Nicole ! Je ne fais pas de chocolat! - Bien, une bière alors. – Voila un choix intelligent.»* Brad a le café depuis 7 ans. Il dit qu'il fait du chiffre beaucoup plus que l'ancien propriétaire qui ne vendait que de la bière et du rouge. Il a 40 ans, les cheveux longs de 30 cm et grisonnants, 3 enfants et il conduit sa moto en sabots, d'où le surnom de « motard en sabots ». Les clients de Morgane Taverne sont des motards qui viennent de loin, des touristes, des étudiants, mais il y a aussi quelques locaux qui viennent. Brad joue tout le temps au théâtre devant sa clientèle, même si tout le monde connaît ses blagues. Il raconte des histoires celtiques et arthuriennes comme un barde celte. On a vu déjà que les gens de Tréhorenteuc sont partagés entre ceux qui vont chez Nicole et ceux qui vont chez Morgane Taverne. Les locaux qui vont chez Morgane Taverne et vont aussi chez Nicole sont dans la plupart des cas des gens venus d'ailleurs. Mais les chasseurs et les gens du coin ne vont jamais à la nouvelle Taverne. Ils ne se retrouvent pas dans l'esprit proposé par Brad.

Pas loin du café de Nicole, il y en a une boutique de souvenirs. Ce sont des gens qui n'habitent pas Tréhorenteuc qui tiennent cette boutique. La plupart des souvenirs sont des modèles qu'on peut trouver à Paimpont aussi, mais il y a des modèles originels faits par le patron. En face de cette boutique il y a une autre avec des livres et des photos. C'est une petite association de quatre personnes venues qui vont faire aussi un salon thé dans le même endroit. Roger, venu du Pays de Galles, a vendu sa propriété là-bas et s'est installé ici. Pendant les travaux il vit dans une roulotte. Il est écrivain et il me dit aussi qu'il est barde celte. Les histoires qu'il connaît sont vraiment formidables. Michel vient de Paris ; il est photographe professionnel. Passionné par l'Égypte Antique, il prend des photos dans la forêt en cherchant les symétries qu'offre la nature. Il vend les photos dans la boutique à 300 euros la pièce. Marie-Line est venue de Loire Atlantique, elle vit avec ses deux enfants et elle s'occupe des problèmes administratifs. Véronique est surnommée La Dame en Blanc. Quant à elle, elle vient de Paris et est écrivaine.

Plus loin, on arrive à une maison avec des grands tracteurs dans la cour. C'est le foyer de D.D., le grand agriculteur du village. Jusqu'en 1996 il a eu une porcherie devant sa maison, c'est-à-dire dans le milieu du bourg. Quand la commune a été classée et que l'investissement dans le tourisme du Pays de Mauron a commencé il a été obligé de démolir sa porcherie. Non sans de vifs débats et quelques aventures scandaleuses. Pour lui cela a été une perte économique, parce que les coûts du réaménagement ont été supportés, en grande partie, par lui-même. Mais, « les touristes pouvaient visiter aussi la porcherie ; il y a million des gens

qui n'ont pas vu un cochon des leur vie». Dans sa perspective, le village a raté un autre objectif touristique en abattant sa porcherie.

Le manoir de Trého est habité par un journaliste venu de Paris, un amoureux de la forêt de Brocéliande. Jacky a été agent d'assurances avant de venir à Tréhorenteuc, il y a à peu près 40 ans. Avec son épouse il gère aussi un gîte dans le village. Le manoir est fascinant, la plus belle maison que je n'ai jamais vue. Il a gardé l'esprit d'authenticité avec ses différentes collections d'objets anciens.

Avant, les gens de Tréhorenteuc étaient reconnus comme les plus grands chasseurs dans la région. En parlant aux gens de Néant sur Yvel, ils ont dit que les gens de Trého sont têtus, sont des braco (braconniers), qu'ils sont renfermés sur eux. «*Aux bals, quand ils n'avaient personne avec qui se bagarrer, ils se bagarraient entre eux...* », me dit un vieux de Néant. On peut bien sûr dire que ce sont des représentations qui s'utilisaient à une époque où les gens étaient renfermés. Vraiment ?

La première rencontre avec père Rebour dans l'Abbaye de Paimpont a été fascinante. Une personne avec des connaissances tellement différentes, une présence agréable et chaleureuse, ouverte et énergique. Quand je lui ai dit que je venais de finir la recherche à Trého pour commencer à Paimpont, il me dit souriant : « *si vous restez 15 jours à Paimpont ça vous désintoxiquera de Tréhorenteuc* ».

A Paimpont il y a trois cafés : chez Monique (café Brécilien), chez Dédé, où il y a aussi la boucherie, et l'hôtel. La différence entre la clientèle n'est pas aussi évidente comme à Tréhorenteuc, mais il en existe une toutefois. Chez Monique il y a le billard et les fléchettes et donc on voit beaucoup de jeunes, et pas seulement de Paimpont, qui viennent là. Les étapes du championnat local de billard se déroulent ici. Dans la petite salle à côté on peut se retirer avec des amis proches et jouer de la guitare. Les gens parlent de ce café comme d'un endroit plus arthurien que les autres cafés. Le commerce avec des photos thématiques arthuriennes, les affiches et peut-être aussi le nom du café donnent cette impression. C'est Monique avec son mari et l'une de leurs filles qui travaillent tous les jours dans le petit café. Ils sont venus à Paimpont il y a 30 ans. Maintenant ils ont aussi des chambres d'hôtes, ce qui leur permet d'être tout le temps en contact avec des touristes.

Dédé a du commerce pour les gens du coin, il est très important pour la communauté grâce à la boucherie. C'est l'une des raisons pour lesquelles on voit davantage de gens du coin qui viennent ici. L'atmosphère est plus intime; pendant l'hiver il n'y a pas beaucoup de touristes qui viennent car ils préfèrent aller chez Monique. Toutefois, après la messe du

samedi soir, père Rebour va chez Monique pour prendre un thé et rencontrer des gens. *Chez Dédé* on voit plutôt les agriculteurs des clairières paimpontaises prendre un coup.

A Paimpont il y a aussi un hôtel avec une capacité de 30 places. Ici c'est un autre type de commerce ; c'est le grand commerce, le grand tourisme de la commune. Ici viennent les chasseurs qui font la chasse à tir sur les grands domaines de Paimpont, des gens qui n'habitent pas ici. On voit plus rarement des locaux ici que chez Monique. Les affiches qui se trouvent sur les murs montrent la faune de la forêt de Paimpont. Il y a des photos d'animaux sauvages et de parties de chasse. Bien sûr, les trophées ne font pas défaut. L'hôtel et le café sont aussi une affaire de famille qui date depuis le début du 20^e siècle. Maintenant cet endroit se trouve en pleines mutations parce qu'il est en train de changer le propriétaire.

Un autre lieu de rencontre très important à Paimpont, et très chic, est le Restaurant des Forges. Ici, le mardi, le jeudi ou le samedi matin prennent le petit déjeuner les membres de l'association de chasse Rallye de Bretagne, qui font la chasse à courre dans la forêt. C'est un endroit qui est beaucoup lié à l'histoire locale de Paimpont et à l'image de l'aristocratie de Haute Bretagne. Il y a encore deux familles nobles qui vivent à Paimpont – la famille Le Goalès de Mezaubran et la famille de Jacquelin – et qui organisent les parties de chasse à courre. Monsieur le comte Georges de Jacquelin est Maître d'Equipage.

Comme il a été expliqué dans le 1^{er} chapitre, je n'ai pas été capable de me loger chez les habitants, et je me suis trouvé plus isolé des gens qu'à Tréhorenteuc. Même si j'ai été toute la journée en route, je n'ai pas eu les mêmes contacts que dans le premier village. On ajoute aussi la taille plus grande de la commune et le fait que je suis resté seulement deux semaines. Donc il me manque des personnages si bien définis comme à Trého. La catégorie des gens qu'on peut rajouter sont les gens qui travaillent à Rennes en principal et qui ne sont pas originaires de Paimpont. La plupart d'entre eux ne participent pas à la vie communautaire, mais, par leur présence physique et absence sociale on renforce le sentiment de scission de la communauté. Ils renforcent le sentiment d'insécurité pour les gens qui sont originaires de Paimpont parce qu'ils ont des voisins qui sont apparus instantanément et qu'ils ne connaissent pas.

A Concoret il y a qu'un seul café, l'Excalibur, mais je n'y suis jamais entré à cause des problèmes financiers que j'ai eut pendant la recherche. En plus, le village est moins animé que les autres. Avec une grande population de petits agriculteurs (en comparaison avec les autres villages), Concoret a une forte activité de chasse en ayant 3 associations de chasse agréées. Mais, ce n'est pas cela qui nous intéresse ici, pour les agriculteurs et leurs activités nous avons l'exemple de Tréhorenteuc. Ici j'ai suivi l'activité d'une autre catégorie de gens

qu'on trouve autour de la forêt de Paimpont, les gens qui se trouvent dans *l'Alternative*. Cette catégorie de gens regroupe en principal des jeunes gauchistes¹¹, écologistes, alter mondialistes, anti-capitalistes, des militants ou des non militants, qui peuvent constituer un sujet très intéressant pour une autre étude. Ils n'habitent pas seulement à Concoret, mais aussi à Paimpont, St. Melan sur Meel, Tréhorenteuc etc., mais dans le village de Concoret ils sont plus nombreux et plus facile à observer à cause de deux lieux de rencontre. A Concoret il y a une association, CPIE La Souëtt qui travaille sur des programmes environnementaux et d'éducation dans la forêt de Paimpont. Après, pas loin de Concoret dans la forêt, il y a *La ferme école*, un endroit habité par les plus extrémistes des jeunes de cette catégorie. Ils ont une parcelle de terre qu'ils travaillent avec des moyens non mécanisés et d'où ils font sortir des produits 100% bio. Le pain qu'ils font est très apprécié dans le village. Aussi, dans la clairière de Telhouët, qui fait partie de la commune de Paimpont, il y a le café « Le Chaudron » où travaille Véronique. Ici on peut manger pour 7 euros un délicieux plat bio, avec ou sans viande. Véronique a son propre élevage d'animaux. Son mari est paysan boulanger, originaire de Paris et président de l'association *Réseau Semences Paysannes* qui milite contre les OGM et pour la préservation de la diversité des semences pas seulement en France, mais dans toute l'Europe. Dans le café Le Chaudron il y a souvent des manifestations culturelles comme expos, projections de film etc. La clientèle est formée par les membres de CPIE et Ferme école, mais on retrouve souvent des paysans du coin qui viennent prendre leur apéritif ici. Ils n'ont pas grand-chose à partager avec la philosophie alternative, mais ils ont l'habitude de venir ici parce que le café se trouve sur un endroit où il y a eu des cafés depuis très long temps.

En approfondissant l'analyse des activités des gens de *l'Alternative*, je peux tomber dans l'erreur car leurs activités sont beaucoup politisées. Donc, pour garder le respect que j'ai pour eux je vais m'arrêter ici. Dans le IIIe chapitre et dans les conclusions de ce travail nous y reviendrons avec quelques détails en plus. Cette petite description des gens que nous avons rencontrés dans les trois villages de notre étude est utile pour bien comprendre la population sur laquelle nous avons travaillé. Donc, le partage en catégories est un outil de travail, pas une réalité stricte.

¹¹ Je ne veux pas dire *extrême gauche* pour éviter un débat qui est propre à la science politique. Les caractéristiques qui réunissent les gens dans cette catégorie sont diverses, mais sur *la même tonalité*.

II. 2. La chasse – l’usage achevé de la forêt

Le nombre de chasseurs s’est réduit considérablement dans les 15 derniers ans. L’enquête menée par l’Office National de la Chasse avec le concours de l’Union Nationale des Fédérations Départementales des Chasseurs en 1998-1999 indique que « *l’âge moyen est de 50 ans. Il y a quinze ans, cet âge moyen était de 45 ans. En 1998-1999, le nombre de validations du permis de chasser est de 1.491.696. Il s’élevait à 1.929.366 en 1983-1984. En quinze années, ce nombre a chuté de 22.7 %.* » (Landry, 2000) Pourtant, la chasse reste d’une importance considérable dans la vie sociale rurale d’aujourd’hui. Nous allons voir quels type de chasse il y a dans les villages de notre recherche.

II.2.1. La chasse à battue – la chasse paysanne

Nous avons trouvée la chasse à battue dans le village de Tréhorenteuc, à Concoret, où il y a trois associations de chasse, et à Beauvais, dans la clairière de Paimpont. J’ai suivi une chasse à battue le dernier dimanche de la saison de chasse, à Tréhorenteuc, cela était la première fois que je participais à une chasse. La saison de chasse commence le 1er septembre et finit le dernier jour du mois de février. Les gens de Tréhorenteuc ont une association de chasse agréée avec les habitants du village voisin, Néant sur Yvel. Il y a 80 membres dans cette association dont 10 sont de Trého. Il y a plusieurs chasseurs à Tréhorenteuc, mais ils chassent comme invités dans d’autres associations. Tous les 80 ne chassent pas ensemble, ils se constituent dans plusieurs petits groupes. Le groupe que j’ai suivi est le groupe où on trouve les chasseurs de Tréhorenteuc. L’association est autorisée à chasser gros et petit gibier sur les landes qui appartiennent aux communes de Tréhorenteuc et de Néant, mais aussi sur les terres agricoles qui se trouvent dans les deux villages. Pour utiliser les terrains des agriculteurs les membres payent symboliquement 1 euro/ha, et à la fin de la saison de chasse offrent un verre dans une petite fête villageoise aux propriétaires. Le reste du terrain de chasse sont des landes qui appartiennent aux habitants des deux villages, et aux membres eux-mêmes. Pour être membre dans l’association il faut que la personne soit habitante du village et qu’elle soit propriétaire de lande.

C’était une journée nuageuse, il avait plu pendant toute la semaine précédente. La terre était molle et dans les champs il y avait de la boue. Dans les landes il n’y a pas de boue parce que les roches sont seulement à quelques centimètres sous terre. Les ajoncs offrent leurs fleurs jaunes qui sentent la noix de coco. J’étais un peu malade à cause d’une grippe qui m’a suivi tout au long de la recherche, résultat des excursions faites à vélo sous la pluie et par le vent, en cherchant les informateurs et leurs actions extraordinaires. J’ai pris des bottes en

caoutchouc, qui ont gardé mes pieds froids toute la journée, et je suis venu chez Nicole à 9h00, comme j'avais fixé le rendez-vous avec Hubert. Il était mon contact dans le groupe des chasseurs, et je suis resté avec lui pendant toute la journée de chasse. Hubert est le deuxième agriculteur du village, avec une petite ferme pour les besoins de sa famille. Il travaille aussi à Mauron comme plombier dans une entreprise. Son épouse reste à la maison en s'occupant de la ferme. Hubert a deux enfants, une fille et un petit garçon. La fille, à à peine 21 ans, a son propre élevage de lapins dont elle s'occupe seule.

Nous avons commencé le dernier jour de chasse, comme il faut, avec un kir chez Nicole. Les voitures ont été garées en face du café et en face de la mairie, qui se trouve à 20 mètres de la porte d'entrée du café. Deux vieilles jeep Grand Cherokee et la Suzuki Vitara d'Hubert ont été les plus imposantes d'entre elles. Le reste se constituait d'une Panda 4X4 et de *petites bagnoles* fatiguées. Derrière la Panda il y avait une remorque avec des chiens qui jappaient bruyamment. Un par un, les chasseurs viennent chez Nicole et ils occupent toute la petite route qui monte jusqu'à Ploërmel et Nèant sur Yvel. Nous sommes partis vers 11.00 heures moins 15 pour aller dans les landes au nord du village, vers Néant.

Même si dans les battues classiques les chasseurs ont un poste fixe, à au moins 20 mètres entre eux, ici, à Tréhorenteuc, les chasseurs ont suivi les chiens d'un côté à l'autre dans la parcelle qu'ils ont choisie pour la chasse. Ils se sont répartis en groupes et chaque groupe a pris une zone de tir. Dès que les chiens changeaient leur position ils se repositionnaient par rapport aux chiens. C'est important de comprendre le langage des chiens, leurs manières d'aboyer. «*Ecoute, ils ont trouvé quelque chose, c'est un cerf!*» me dit Hubert. Deuxièmement c'est important de signaler par corne sa position et ce qu'on a vu ou entendu. Il y a un dialogue muet entre les chasseurs, même s'ils se trouvent à une distance de plus de 100 mètres l'un de l'autre, ils peuvent transmettre des messages sans faire de bruit. La chasse est un raidissement des sens et de l'esprit. J'ai eu l'impression que les chasseurs ont même oublié pourquoi ils sont venus et ce qu'ils font là bas. Ils ont été comme dans une transe. J'ai vu un autre regard chez Hubert, un regard tendu, allumé, fougueux. Quand nous sommes parti de chez Nicole tout le monde était de bonne humeur, maintenant tout était sous tension, personne ne rigolait. Ce raidissement d'esprit avec le sentiment qu'on cherche la mort, fait peur.

Le cerf a échappé dans un autre territoire de chasse et Dominique appelle ses chiens. «*Tant pis, j'aimerais voir le cerf mort!*» j'ai noté dans mon carnet. C'est clair qu'une partie de chasse cherche dans les sous-sols de notre être humain. Mais la psychanalyse de la chasse ne fait pas l'objet de notre travail ici. Nous allons changer le lieu, nous partons sur les landes de

sud de Tréhorenteuc. En revenant, Hubert me dit : « fais attention à Gérard, il est comme un chien. » Gérard est considéré comme le meilleur chasseur de Tréhorenteuc, il a hérité l'art de prendre les traces des animaux de son père. En marchant sans voir le chemin, avec la tête baissé, il cherche toujours à droite et à gauche pour voir les traces de sanglier, cerf ou biches. Et pas seulement lui, les autres chasseurs aussi. C'est un acte involontaire, ils cherchent, et ils partagent avec les autres les émotions, les échecs, les indices de cette première partie de la journée de chasse. Nous sommes arrivés là où nous avons laissé les voitures. Marc nous fait une surprise : 4 baguettes avec un plateau de pâté de sanglier fait par lui-même. Super provision de bouche! Nous avons tous faim. Les discussions sur l'échec de la chasse continuèrent, tous parlaient fort, la bouche pleine.

Comme nous l'avons déjà précisé, les 80 membres de l'Association de chasse agréée Tréhorenteuc – Néant sur Yvel ne chassent pas tous ensemble. Le groupe que j'ai suivi comprend tous les chasseurs de Tréhorenteuc et quelques chasseurs de Néant. Entre les deux villages il n'y a pas plus que 4 km, et les distinctions ne sont pas évidentes (seulement quand quelqu'un *loupe* à tirer ils badinent sur le fait qu'il vient de Trého ou Néant). L'interaction dans le groupe est très forte. Ils chassent ensemble depuis très longtemps, quelques uns ont passé leur enfance ensemble, d'autres sont apparentés : beaux-frères, cousins, parrains. On peut dire qu'ils se constituent dans un groupe primaire.

En voiture vers les landes du sud de Tréhorenteuc j'ai demandé à Hubert qu'est-ce qu'un bon chasseur :

«Connaître les habitudes de la bête, comment elle réagit, comment... vraiment être dessous quoi ... Connaître le terrain : aujourd'hui c'est mouillé, c'est bien, mais quand il est sec, là c'est difficile à dépister, il faut vraiment être bon.»

Pendant la journée j'ai observé que les opinions de Gérard, Hubert et Maurice sont les plus importantes. Ils sont de Tréhorenteuc. En discutant avec les autres membres du groupe, ils ont tous été d'accord pour dire qu'ils sont de bons chasseurs, et parmi eux, Gérard est le meilleur. Pourquoi? Pour eux, un bon chasseur va sur les landes tous les jours, sans fusil, pour se promener, pour dépister des traces.

«Il est tout le temps là, quand le jour de chasse arrive, il connaît tous les bestiaux. »
[...]
« Un bon chasseur est quelqu'un d'ici, du coin, né ici, vécu ici. Tu peux pas vivre ailleurs et connaître les landes comme nous. Mais il y a des gens qui habitent ici, qui vont sur les landes et qui voient rien.» (G.N. 53 ans)

Il y a une certaine fierté d'être chasseur à Tréhorenteuc. C'est un sentiment lié à l'identité locale, à la virilité, au fait d'être reconnu comme un membre de la communauté, comme

quelqu'un du coin. A Tréhorenteuc il n'y a personne qui soit venu d'ailleurs et qui chasse, même si il y a beaucoup de gens qui sont venu s'installer les dernières 15 années et ils ont théoriquement le droit de chasser, d'après le statut de l'association. Il n'y a aucune femme qui chasse. Le fait d'être chasseur te légitime comme un fils du pays, comme un homme plus viril que les autres, une raison qui justifie l'attitude grave et sérieuse. Le portrait de chasseur de pays nous allons l'utiliser plus en détail dans le chapitre destiné à l'analyse du conflit social, étant encore dans la partie ethnographique de notre travail.

Sur les landes du sud de Tréhorenteuc il s'est produit un épisode banal pour les chasseurs, mais très important pour notre recherche parce qu'il met en relation la dimension de la chasse avec la dimension de la propriété. Ce qui fait que nous sommes obligés de le décrire en détail.

Le groupe s'est dispersé sur une grande parcelle, tous avec leurs fusils armés. Hubert et moi avançons parmi les ajoncs et les genêts en écoutant les chiens. Dominique avançait d'après les aboiements des chiens devant nous. L'aboiement des chiens était très violent « *il y a quelque chose, fais attention* » dit Hubert. Les chiens venaient vers nous. Hubert a mis son fusil en position de tir, mais, derrière les ajoncs tremblants est sorti un jeune couple : une fille et un garçon qui devaient avoir mon âge. Hubert lâcha son fusil ; 30 mètres à gauche, sur une colline Gerard hochait la tête, désarmé. Les jeunes nous ont salué et sont descendus le long du chemin vers le village. Hubert et Gérard n'ont rien dit, mais 5 secondes après, ils leur ont adressé une avalanche de gros mots chuchotés.

Le dernier jour de chasse se termine bredouille. Chez Nicole on se retrouve tous fatigués autour d'une table qui occupe une grande place dans le café. Tout le monde parle, mais lentement, comme s'ils pensaient 10 fois avant de dire quelque chose. Nicole essaie de nous revigorer avec « du rouge ». Je demande à Hubert, qui est juste à côté de moi, de m'expliquer ce qui se passe avec les touristes et les landes pendant la période de chasse. Tous ont fait attention lorsque j'ai posé ma question qui a déclenché la même avalanche de gros mots adressés aux touristes. « En fait, nous avons rien avec les touristes, tu vois? », dit Dominique, « il faut seulement respecter la saison de la chasse, c'est tout. Parce qu'il y a toujours la balle perdue, tu vois ? » Après, tous tombent d'accord sur le fait qu'ils acceptent les touristes en dehors de la période de chasse. « Mais, pourquoi vous n'avez rien dit aux touristes d'aujourd'hui ? », j'ai demandé. « Parce que nous avons jamais mis des pancartes sur les landes! »

Le fait de ne pas avoir de pancarte est très grave. Conformément à la loi, les propriétaires sont responsables en cas d'accident sur un territoire de chasse non signalé. Mais,

ils sont rapidement tombés d'accord que les touristes doivent savoir qu'il y a la saison de chasse parce que il y a des pancartes partout dans la forêt, c'est-à-dire sur les grandes propriétés. Le problème qui se pose maintenant est le rapport entre les chasseurs et leurs propriétés. Est-ce que les chasseurs de Tréhorenteuc ont une représentation faible de la propriété? Pourquoi ne se protègent-ils pas en mettant des pancartes, quand le risque d'accidents est aussi grand ? De plus, leur méthode de chasse est un peu chaotique, n'ayant pas de postes fixes comme il faut dans les battues normales mais en bougeant où les conduisent les chiens.

Dans ce sous-chapitre nous avons décrit la chasse dans le groupe des chasseurs de Tréhorenteuc. Nous avons vu que la chasse dans ce cas est un comportement social porté par un groupe primaire. Les personnes qui forment le groupe ont une relation spéciale avec l'endroit où ils agissent, qui se traduit par : un attachement affectif fort, par un mode particulier de connaissance du milieu écologique qui forme le *local knowledge* pour l'espace respectif. Plus une personne accumule de *local knowledge*, plus il se légitime en étant meilleur que les autres en tant que chasseur, et avec plus d'autorité. Dans la dernière partie de ce sous-chapitre nous avons ouvert les questions qui lient la chasse de la propriété, questions que nous allons analyser dans le IVe chapitre.

II.2.2. La chasse à tire – La GESTAPO

Dans la forêt de Paimpont il y a un autre type de chasse, *la chasse à tire*. Elle se déroule dans la grande forêt sur des parcelles qui sont louées par les grands propriétaires aux différentes associations de chasse, de n'importe où. En théorie, ce sont les mêmes que *les battues* paysannes, donc il faut normalement les appeler d'une seule manière : des parties de chasse à tir. Nous faisons dans cette étude la distinction entre les deux parce qu'elles comportent, en fait, des caractéristiques d'organisation différentes.

La description de la chasse à tir est une ethnographie secondaire, c'est-à-dire d'après des descriptions faites par d'autres personnes, habitants ou non habitants de la région de notre travail. Il n'y a que un seul raison pouvant expliquer le fait que je n'y ai pas participé: la difficulté d'accéder à une association ou à un groupe de chasse qui vient de louer un terrain aux grands propriétaires. N'habitant pas dans la région et venant d'ailleurs, il est très difficile d'établir le contact. La seule rencontre avec un groupe de chasseurs à tir a été le fruit du hasard dans « le café de l'hôtel » à Paimpont. Pendant le temps d'un thé j'ai observé leurs attitudes et leurs sujets de conversation avant qu'ils soient partis dans leurs gros 4X4.

Une partie de chasse à tire se déroule de la manière suivante : un groupe de 15, 20 chasseurs louent une parcelle dans la forêt pour un certain prix négocié avec le propriétaire, pour chasser une certaine espèce de gibier. Il y a un *piqueur* avec les chiens et les autres chasseurs restent sur des postes fixes en attendant la sortie du gibier. La seule différence du point de vue technique est que les chasseurs ne bougent pas. Ils peuvent rester dans leurs postes pendant des heures, cela dépend de la taille de la parcelle. La chasse à tire se déroule seulement dans la grande forêt, et pas sur les landes où les propriétaires sont les paysans. Les chasseurs viennent pour leur plaisir, pour faire un sport, sans une connaissance du lieu, sans le *local knowledge* que nous avons vu chez les chasseurs de Tréhorenteuc. Leur action est plutôt une action touristique : ils viennent, ils payent, ils utilisent et ils partent. En raison de *fair play* pour les propriétaires et pour les gens avec lesquels j'ai parlé je ne vais pas divulguer le prix, je vais dire seulement qu'il est grand, très cher pour une personne percevant le SMIC. Du coup, ce sont des gens riches qui font la chasse à tir. Une certaine opulence est manifestée aussi, dans le village, dans le café et les habitants sentent cela. J'ai vu leurs voitures en passer avec une vitesse trop grande pour les petites routes du bourg. Quand ils descendent pour chercher différents articles dans l'épicerie du coin ils parlent fort, en faisant beaucoup de bruit. Leurs costumes rappellent Rambo au Vietnam ; super sophistiqués et trop chargés d'accessoires pour un sanglier ou un cerf. C'est le minimum d'observation que j'ai eu la possibilité de faire. Mais, nous allons passer la parole à une habitante :

« ... je trouve ça dangereux, et j'aime pas les voir... Ils sont des tueurs, des tueurs d'animaux sans défense. Je n'aime pas qu'on tue des animaux, j'aime pas l'idée et je trouve que pour la régularisation de la naissance en forêt, pour certains animaux, peut-être effectivement qu'il faut un contrôle, mais pas qu'on autorise n'importe qui tous les dimanches, tous les jeudis à les tuer. Non, pas ça, je suis contre ! Et en plus ils terrorisent les gens autour parce que quand ils sont partout tu as peur. Ici, tous les dimanches matins, devant la maison, devant ma maison, et devant toutes les maisons, dans toute la rue, à neuf heures et demi du matin tu as tous les chasseurs avec leurs grosses voitures et les chiens dans le coffre qui se garent là. A 9.30 du matin ils frappent les portiers, ils crient, ils... et ils vont dans le bistro là bas. Et ils vont boire un coup, je ne sais pas qu'est ce qu'ils boivent, ça ne m'intéresse pas. Et donc tu a l'impression que tu as la GESTAPO, pour moi c'est ça. Quelqu'un qui vient et prend la rue pour lui seul, avec les chiens qui aboient dans les coffres, les claquements des portiers, la rue est à eux, ils sont chez eux, et moi je ne supporte pas ça. Ils peuvent

aller et boire dans la forêt, faire une buvette, mais pas irriter les gens qui ont rien à voir avec la chasse. » (T. F. 41 ans)

Cet extrait évoque l'image des chasseurs et de la chasse à tir dans le bourg de Paimpont. Il y a aussi d'autres aspects importants évoqués ici, comme le ton écologiste, l'image romantique du village qui n'est pas respecté et quelqu'un qui arrive ici de loin pour le trouver est déçu, comme notre informatrice. Mais il faut retenir les différences entre la chasse à tir et les battues paysannes, la différence de *local knowledge* et les problèmes d'images parmi les habitants.

II.2.3. La chasse à courre – le spectacle de la chasse.

Peut-être que le fait qui m'a impressionné le plus dans cette recherche de terrain a été la chasse de cerf à courre. Pour un jeune sociologue en formation de mon âge, qui fait sa première recherche dans une autre culture que sa culture maternelle, en l'occurrence roumaine, l'impact a été, sans exagérer, colossal. J'ai été profondément impressionné et touché par le rituel, par la richesse des détails, par la méticulosité des rôles et des gestes, par la diversité des attitudes qui tournent autour de cette manifestation sociale, sans doute, exceptionnelle. Je parle de cela avant de passer à la description proprement dite pour signaler l'importance de cet usage de la forêt, mais aussi la difficulté dans laquelle je me trouve en ayant le risque, plus grand à ce moment, de ne pas décrire fidèlement ce que j'ai vu et compris. Le dérapage dans un impressionnisme artistique est la fin d'une recherche sociologique telle que nous voulons faire. Je vais donc essayer de décrire, tant que mon bagage linguistique me permettra, les étapes de ce rituel, et de détailler ce que j'ai compris. Pour bien structurer notre description nous allons répondre aux questions : qui, où, quand et comment fait-on la chasse à courre, et après, nous allons donner les éléments du rituel de cette manifestation.

Qui fait la chasse à courre? D'abord, il y a une différence entre ceux qui chassent et ceux qui participent à la chasse. Ceux qui chassent sont **Les Boutons**, ils forment l'Equipage Rallye Bretagne. Parmi eux, il y a les Boutons qui montent et ceux qui ne montent pas à cheval en raison de vieillesse. Ils payent une cotisation au Maître d'Equipage pour entretenir les chiens et comme autre taxes. Pour un Bouton qui ne monte pas à cheval la taxe est de 1700 euro par saison. Tous les boutons, même s'ils ne montent pas à cheval, ont une tenue qui se compose de : redingote bleu roi, chemise et cravate blanches, gilet bordeaux, culotte blanche¹². Le gilet et la cravate sont parés avec des galons de vénerie qui représentent une tête

¹² « La Vénerie aujourd'hui » Editions de Bourfontaine, Paris 2005.

de sanglier¹³. Ce sont les boutons. Comme chaussures ils ont de grandes bottes noires. Parmi les boutons il y a deux personnages importants : le Maître d'Équipage, qui est l'un des propriétaires de la forêt, ici M. le Comte Georges de Jacquelin, et le Piqueur, le « maître des chiens » (une meute de 80 Anglo-français Tricolores) M. Frédéric Grasland, dit « La Feuille ». Le Piqueur a la culotte bleue et pas blanche ; c'est la seule différence de tenue parmi les boutons. Pour être un bouton il faut être recommandé par quelqu'un qui est membre d'équipage, autrement dit, le bouton, d'abord coûte cher, mais il est offert par l'équipage.

Deuxièmement, il faut dire que, parmi les 74 familles qui forment l'Équipage, 45 ont des titres de noblesse. Dans « La vénerie aujourd'hui », un livre qui regroupe les plus de 400 équipages de France, sont mentionnés seulement 29 familles avec la particule M., *monsieur*. On peut donc conclure que Rallye Bretagne a gardé son caractère noble.

Avec les boutons chassent aussi **Les Invités**, des personnes qui sont invitées à monter à cheval, les enfants des Boutons etc. Ils payent aussi, ou parfois c'est seulement un honneur. Les invités ont la redingote noire et ils n'ont pas de gilets. Parmi les invités il y aura des personnes qui leur offrent des boutons. Le bouton n'est jamais refusé.

Les Boutons et Les Invités forment donc l'équipage ayant le titre Rallye Bretagne. L'histoire de l'équipage fait aussi part de son identité :

« Cet équipage est la suite des équipages qui chassent le loup et le sanglier dans la Région de Redon, depuis la Restauration. C'est en 1925 quand le Comte de Saint-Germain le reprit pour lui donner sa forme actuelle et fonder le Rallye de Bretagne pour chasser le sanglier en Forêt de Paimpont en association avec M. de Clerville et le Comte Le Goalès de Mézaubran, propriétaires de ce massif. C'est en 1975, que la Comte de Saint-Germain confia le fouet au Comte George de Jacquelin, actuel Maître d'équipage. » (La Vénerie aujourd'hui, p.252)

« Le dernier loup de la forêt de Brocéliande a été chassé à courre » me dit M. Hubert Chemin, qui a eu l'amabilité d'être mon guide à la chasse deux fois. A part les galons de vénerie il y a d'autres insignes qui particularisent l'Équipage et qui lui offrent une identité spéciale. Il y a un hymne : *Les adieux à la forêt de Paimpont* ; une devise : *Bretagne*. J'ai demandé à M. Chemin que-ce que signifie la devise ? *« Nous, c'est Bretagne. C'est ça la devise. On fait partie de la Bretagne d'abord! »*

Du point de vue juridique, l'équipage est une association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901 et le décret du 16 août 1901, ayant le titre : EQUIPAGE de PAIMPONT – RALLYE

¹³ Cela parce que au début l'équipage chassé que le sanglier.

BRETAGNE, qui a comme but « de faciliter la pratique de la chasse aux chiens courants et de favoriser l'élevage du chien d'ordre. » (Statuts de l'association, article 2) Selon le statut, l'association est composée par des membres d'honneur (ceux qui ont rendu des services signalés à l'association, et ils sont dispensés de cotisation), et membres actifs, ceux qui ont pris l'engagement de verser annuellement une somme de 500 Francs. L'admission se fait de la manière suivante : « pour faire partie de l'association, il faut être agréé par le bureau qui statue, lors de chacune des ses réunions, sur les demandes d'admission présentées. » (ibidem, article 5). La qualité de membre se perd par la démission et le décès.

On voit que le statut a une qualité purement formelle, même pas d'orientation. L'équipage Rallye de Bretagne a plutôt le caractère de club avec une forte identité légitimée par l'héritage, avec des règles informelles strictes. Mais les règles sont pour l'intérieur et aussi pour l'extérieur, pour ceux qui regardent le spectacle de la chasse.

Les suiveurs sont les personnes qui ne chassent pas, mais qui suivent la chasse à vélo, en voiture, ou à pied ; pour eux, tous les moyens sont bons. Même s'ils ont un cheval, ils n'ont pas le droit de suivre à cheval tant qu'ils ne sont ni invités, ni boutons. Parmi eux il y a des gens qui font cela pour le plaisir du sport, ou pour s'entraîner pour des compétitions comme est le cas d'un marathonien. La division des vélos est très bien représentée au niveau technique : des bons vélos tout-terrain, avec des freins à disque, les suiveurs équipés comme des compétiteurs *mountain-bikeing* ; il y a d'autres moins bien équipés mais qui suivent la chasse comme ils peuvent. Les gens qui suivent en voiture sont des vieux boutons, qui ne peuvent pas monter à cheval non plus (même le maître d'équipage suit la chasse en voiture) ou des gens proches des familles des boutons qui ont suivi la chasse depuis très long temps mais qui ne sont jamais montés à cheval. Ils sont très spécialisés pour organiser les étapes de la chasse, pour faire des prédictions sur l'endroit où la chasse se déroulera, et finalement pour faire le trajet de la bête chassée.

Parmi les suiveurs en voiture il y a aussi ceux que nous appelons **Les Bouffons**. Ce sont des gens qui ne sont ni des invités, ni, bien sûr, des boutons et qui ont à peu près la même tenue que les boutons, sans avoir le gilet, un bouton de cravate en métal ordinaire, étant très maniérés et courtois, avec un style excessivement aristocrate. Bref, ce sont les imitateurs des boutons, toujours à leur disposition avec des aides gratuites, avec des remarques sans objet, qui ont comme but final de gagner la bienveillance de recevoir l'invitation d'être un bouton. Un exemple d'actes gratuits : « *Aujourd'hui c'est le fils de Roger qui conduit la voiture de M.*

Jacquelin¹⁴, mais quand il est pas là, c'est mois qui conduis. Ah, oui! », dit M. X avec une certaine fierté. Mais pourquoi font-ils cela ? Pour accéder à certains réseaux de pouvoir, mais aussi parcequ'ils ont une représentation spéciale de la forêt. Nous allons analyser cela dans le chapitre qui suit.

Un dernier aspect très important avant de passer à la section suivante est une précision que M. Chemin m'a faite en ce qui concerne les suiveurs:

«...ils sont tous corrects, il ne faut pas qu'ils perturbent la chasse, donc ils se tiennent remarquablement bien. [...] Les gens d'équipage ont priorité partout à la chasse parce que ce sont eux en somme qui sont les patrons de la chasse. Donc, les autres, les suiveurs, laissent toujours un bouton passer devant eux, question de politesse. »

A cela nous voulons ajouter qu'ils se découvrent aussi quand ils passent pour la première fois de la journée à côté d'un bouton. Les jeunes boutons et les invités aussi se découvrent devant les dames ou les vieux boutons. Pour ma part, ne voulant pas m'encombrer de ces usages, j'ai laissé mon béret en voiture et je suis resté tête nue même si dehors il faisait froid.

Nous avons vu justement qui fait la chasse, c'est-à-dire qui chasse et qui suit la chasse. Il faut bien faire attention à cette distinction qui est de très grande importance pour notre analyse. Maintenant on va parler du lieu, de la période de chasse et des moments de la chasse à courre.

Où, quand et comment se fait la chasse à courre ? La chasse se déroule sur tout le massif de la forêt, sauf deux zones interdites : le camp militaire de Coëtquidan, et la petite réserve de la Station Biologique de l'Université Rennes 1. Mais, des fois...

« quelques-uns vont à vélo mais on n'a pas le droit. D'abord c'est un réceptacle des tirs là. Néanmoins, le Piqueur va récupérer les chiens avec un ou deux boutons de l'équipage. Si les chiens prennent le cerf là, on tue l'animal là bas et on le ramène. », (M. C. 67 ans).

La zone de chasse comprend aussi les landes du nord et de l'ouest de la forêt, c'est-à-dire vers les villages de Concoret et de Tréhorenteuc. Parfois, le cerf est capturé dans un étang privé ou l'équipage passe sur des terrains agricoles des propriétaires privées. Le problème est réglementé d'une manière très simple : le filet de cerf ou la meilleure partie du mollet va au propriétaire. La plupart du temps ils sont vraiment enchantés d'avoir la chasse en passant chez eux. Il y a des propriétaires qui ne sont pas d'accord avec la chasse à courre, ainsi qu'avec d'autres types de chasse non plus. On va voir de qui il s'agit dans le VIe chapitre.

¹⁴ Le Comte George Jacquelin, maître d'équipage; le fils de Roger est son neveu.

La saison de chasse commence au 1er septembre et finit au 31 mars. L'équipage chasse tous les jeudis et les samedis. Il faut se rappeler que Rallye Bretagne chasse seulement au cerf, et un seul animal par jour. Les chasseurs n'utilisent pas de fusil, et l'animal, après être fatigué par les chiens, est tué au couteau par un membre de l'équipage. Voilà les étapes d'une journée de chasse :

« La chasse se décompose comme suit: le matin, le jour de chasse, il y a des gens qui connaissent bien la forêt et qui vont se promener, chacun dans son secteur, pour essayer de savoir où sont les animaux qu'on va chasser, et ils font leur rapport au Maître d'Equipage. C'est-à-dire, quand ils ont fini, vers 9 heures du matin ils disent : 'moi, j'ai quelques animaux – moi j'ai rien'. Et c'est le Maître d'Equipage qui va décider où on va aller, dans tel ou tel endroit. Les gens qui ont fait le bois ont connaissance d'animaux. » [...] Et c'est là où il y a le rendez-vous. Mais, le rendez-vous principal c'est là où on était tout à l'heure. Les Forges, tout part de là. Les gens vont être informés, ceux qui suivent en voiture et ceux qui suivent à cheval. Moi j'ai le privilège de savoir, mais j'attends que le Maître d'Equipage le leur dise. Tout le monde va donc venir à l'endroit. Et là on va retrouver le Piqueur avec les chiens, le Maître d'Equipage, tous les gens. Et la chasse va se dérouler dans toute la forêt. »

Pendant la chasse, le moyen de communication est **la trompe de chasse**. Elle fait 2 tours et demi autour du corps du chasseur, avec une longueur de 2m 16cm, et sa tonalité est en Mi bémol¹⁵. Il y a plusieurs fanfares : la fanfare quand on part à la chasse (quand les chevaux et les chiens sont partis) ; la fanfare quand on voit l'animal, la fanfare de circonstance ; quand on sort de la forêt, on sonne *Le Débouche* ; quand l'animal « prend de l'eau », on sonne *La Vague* d'eau ; on sonne *de Bien Aller* aussi. Après, chaque famille a sa fanfare, qui sonne à un moment précis de la journée. Après que le cerf soit pris, il est monté dans une voiture et l'équipage va **Au Pavillon**. C'est le pavillon de chasse de la famille Le Gualés de Mézaubran. Ici, quelques gens qui font cela d'habitude, découpent l'animal en laissant la carcasse et les entrailles aux chiens. Les meilleurs morceaux de viande sont destinés, comme nous avons précisé, aux gens qui ont eu « des dégâts » sur leurs propriétés, ou, si ce n'est pas le cas, le Piqueur va distribuer la viande. Nous observons donc que le cerf appartient en fait aux chiens et à leurs maîtres. Avant que les chiens sortent du camion pour dévorer la carcasse et les entrailles, un pseudo cerf est créé par le **Garde de la Forêt**, un autre personnage de ce rituel,

¹⁵ Tandis que la corne de chasse que l'on retrouve dans les orchestres symphoniques est en Ré.

qui recouvre les restes avec la peau de l'animal. Dans ce temps, tous les membres d'équipage prennent ces lieux devant le public et ils commencent à souffler dans les trompes *Les adieux à la forêt de Paimpont*, l'hymne de l'équipage. Après, ils jouent chaque fanfare qui a marché les moments de la journée de chasse : quand ils sont parti, quand ils ont vu l'animal etc. A ce moment-là, les chiens sont libérés par le Piqueur et le Garde de la Forêt tire la peau. Le spectacle est majestueux et grotesque en même temps : il y a approximativement cinquante personnes qui regardent en silence, 15 personnes qui jouent les fanfares de la journée, et, entre eux, une meute de chiens, qui n'ont pas été nourris depuis 2 jours, qui déchiquètent les restes d'un cerf. Je n'ai jamais vu les os. Les fanfares jouant sont comme des chansons funéraires depuis le début de la chasse. Elles jouent maintenant en mémoire d'un cerf qui a capitulé.

Quand l'animal chassé est un souvenir, les membres d'équipage commencent à jouer les fanfares des familles. C'est le membre de la famille qui commence, en découvrant sa tête d'abord, et après les autres commencent en tonalité avec lui. A ce moment là, se déroule le moment le plus important du rituel de chasse: **Les Honneurs!** Les honneurs signifient le sabot gauche du cerf, avec de la peau découpé jusqu'au genou. Elles sont mises sur la casquette du Piqueur et celui-ci avance doucement vers le public, après le Maître d'Equipage. Le Maître d'Equipage va choisir un participant à la chasse, parmi les membres de l'équipage, les invités compris, qui s'est distingué pendant la journée de chasse. Souvent, les honneurs sont donnés à un invité, et cette fois ç'a été le cas aussi: un chirurgien de Brest. Moi, je savais bien avant le scénario parce que M. Chemin m'avait averti que le maître d'équipage, M. de Jacquelin, peut faire une blague en m'offrant les honneurs, et « *il ne faut pas accepter parce que les champagnes coûtent cher au Restaurant des Forges après!* » Donc, j'y ai échappé. Mais, M. Chemin est venu chez moi avec le sabot du pied droit pour me l'offrir comme souvenir, et parce que j'ai bien suivi tous les moments de la chasse. Cela va rester le plus beau, le plus émouvant et le plus précieux souvenir de ma recherche en Bretagne, et de mon séjour d'études en France.

II. 3. Les balades, l'inspiration et le ramassage.

D'autres usages de la forêt sont les balades et le ramassage des champignons et du bois mort. Nous allons parler des balades et du ramassage que font les habitants, et non des balades faites par les touristes ou le ramassage fait par les petits commerçants illégaux.

Avant de décrire qui se balade, qui ramasse de champignons, quand et comment cela se fait, il nous faut apporter quelques précisions techniques, notamment si quelqu'un se promène seul, ou ramasse des champignons seul, est-ce que cet usage de la forêt est un

comportement social? On va retourner un peu sur la théorie présentée dans les premières pages de ce chapitre. Donc, nous avons pris comme point de repère le fait que les usages sont des comportements sociaux parce que ce sont des comportements répétitifs, partagés avec d'autres personnes, avec une histoire propre (d'où la possibilité d'être hérités), réglementés par des normes et transmissibles dans le processus de socialisation. Les personnes qui se baladent seules, comme c'est le cas de la plupart de nos exemples, font cela régulièrement dans des endroits qu'ils connaissent bien, qui leur ont été montrés par leurs parents ou leurs proches, ou bien qu'ils ont découverts seuls et vont les montrer aux autres. Les expériences, les émotions, ou bien les résultats de leurs usages sont partagés avec les autres de manières très différentes, comme nous allons montrer dans les pages qui suivent, mais tous sont partagés *post factum*. Il y a par conséquent, un temps d'élaboration entre l'usage effectif et le partage, le moment où il se transforme dans un comportement social. Pendant ce temps d'élaboration l'usage va rester dans la sphère individuelle, où il va être *garni* avec des influences propres à chaque individu, liées à ces histoires et ces expériences personnelles. C'est la représentation mentale individuelle de l'usage respectif qui se prépare avant de devenir social. Il y a ainsi une partie de processus mental au niveau individuel, qui est moins liée au social, mais qui est plus importante dans ces cas que dans les cas où l'usage est fait par un groupe d'individus. Elle reste d'une grande importance dans notre étude, mais seulement au niveau descriptif car l'analyse de ce mécanisme fait l'objet de la psychologie cognitive, et elle n'est pas comprise dans notre démarche. En signalant cela, nous faisons une note explicative pour les exemples des réflexions individuelles que l'on va donner comme exemples des usages et des représentations sur la forêt.

Qui est-ce qui se balade dans la forêt de Paimpont ? Parmi les habitants de souche, on trouve très rarement des gens qui vont dans la forêt pour se promener. Pour cela, il y a une raison très forte – les gens sont plus liés aux landes qu'à la forêt. Ils sont liés par la proximité, par la propriété, en tant que propriétaires des landes, par leurs usages actuels, notamment la chasse, par l'histoire de leurs usages, comme on a déjà vu dans le IIe chapitre, mais aussi par leur représentation sur la forêt, comme nous allons voir dans le IVe chapitre. Ils ne savent même pas où se trouvent les sites mégalithiques ou d'autres « lieux spéciaux » de la forêt de Brocéliande. « *J'ai pâturé mes vaches où ils disent que se trouve le tombeau de Merlin, mais j'ai jamais su qu'il y avait un tombeau là-bas. Il y a rien là.* », nous explique une vieille dame de Tréhourentec. Il y a des cas spéciaux, bien sûr, et on va donner un exemple que nous avons trouvé.

M. Hubert à 88 ans et il habite dans la clairière de Canée à Paimpont. Il est né à Paimpont de parents paimpontais. Il a travaillé dans sa jeunesse au Forges de Paimpont, dans les années 1936, après, il a travaillé dans la forêt comme bûcheron ou comme vannier. Provenant d'une famille très pauvre, il a dû quitter l'école à l'âge de 11 ans. Il ne chasse pas et n'a jamais chassé. Par contre il a écrit une histoire, il y a 4 ans, qui s'appelle *Mon petit chevreuil*. Avec l'histoire de M. Hubert nous faisons le premier pas vers le chapitre suivant, vers la description des représentations sociales. On lui passe la parole :

« Il a été un temps, où j'aimais consulter la forêt, parce que, je me levais dans la nuit, je me levais au moment du clair de lune. Je parcourais la forêt, et puis je m'arrêtais..., je m'arrêtais...ça fait calme. Je dit: je suis un vivant parmi les vivants. Je suis un vivant parmi les arbres... Les arbres... Il y a rien, il y a pas de vent. Personne ne disait rien. Alors, j'étais un vivant parmi les vivants. Ça me plaisait beaucoup de faire ça. Ça me plaisait beaucoup. Je m'arrêtais dans la forêt comme ça : pas un bruit, dans une nuit bien noire au clair de lune, c'était merveilleux ! Ah, oui, oui ! La nuit, j'aime bien la nuit. C'est différent du jour. Le jour ça bruit, ça bouge, ça vient, ça vient, tandis que la nuit, on est seul dans la nuit. On dit : je suis seul au monde, je ne vois personne, je n'entends aucun bruit... j'aimais ça. J'aimais bien ça. Je dis : je suis tout seul, comment ça se fait qu'il n'y a personne... ? Les arbres sont là, qui ne bougent pas... »

De notre point de vue, ce fragment, cette description faite par un vieil homme de 88 ans, avec 4 ans d'école, égale le génie d'un Céline ou d'un Rilke. C'est une effusion sauvage de l'esprit qui ne va jamais être capté par la sociologie, anthropologie ou autre science sociale. Pour cela, on garde le silence, et on reste seulement avec une réflexion infirme face à cette grandeur. Fasciné par l'esprit de M. Hubert, je gratte un peu plus loin :

- Vous n'avez pas eu peur d'aller dans la forêt, pendant la nuit, comme ça ?

Non, j'ai jamais eu peur d'aller dans la nuit comme ça. Au contraire, si on veut aller dans la forêt il faut y aller. Oh, bien sur, j'aurais pu trouver un homme, un homme comme moi, dans la nuit, mais non, j'aimais bien, j'aimais bien.

- Si on veut être tranquilles, il faut aller dans la forêt ?

Oui. Mais pas tout le temps. Un fois, deux fois, avant où après Noël je me lève dans la nuit et je vais dans la forêt. Oh, j'aimais ça.

- Pour quoi avant ou après Noël ?

Mais..., un peu parce que je crois en le petit Jésus, en Père Noël. Alors, j'étais aspiré par lui pour aller dans la forêt, je priais. Oui, j'aimais bien ! C'est un désir. Ma

femme me disait : ah, tu va avoir froid. J'étais bien, je marchais dans la forêt. Oh...pas loin, je faisais 200 mètres de la route dans la côte de Beauvais là, par là...

- Et vous prieiez ?

Oui ! Moi je peux mourir tout de suite tranquille. Quand je prie, je dis à Notre Damme de Paimpont : je donne, tu donne à qui tu veux... Et je donne ma prière après. Je ne la garde pas sur moi. Notamment, je donne à Notre Damme de Paimpont et Elle fait ce qu'Elle veut.

Le cas de M. Hubert est un cas évidemment spécial et isolé. Nous avons l'impression qu'il vient d'un autre monde, qu'il appartient à un autre temps. Il représente toutefois un point de repère dans notre analyse quand on va parler de la représentation de la forêt comme lieu portant des énergies subtiles.

Les gens qui se baladent dans la forêt, parmi les habitants, sont les habitants installés plus ou moins récemment dans les villages de notre étude. En fonction de la fréquence, on peut faire une échelle : à un extrême il y a des gens qui vont seulement 4, 5 fois par an, et à l'autre, des gens qui habitent dans la forêt, parce qu'ils l'ont choisi, des fois comme une marque de protestation. Entre ces deux extrêmes, on trouve des gens qui se baladent seuls ou en groupe, plusieurs fois par mois, dès qu'ils ont du temps libre, ou bien ils essayent de trouver le temps pour aller en forêt parce qu'il y a le désir, l'attraction qu'ils ressentent. Nous allons prendre quelques exemples avec des gens qui utilisent leurs balades dans la forêt comme ayant des finalités précises.

Michel est un photographe parisien qui est venu s'installer à Tréhorenteuc. Il va dans la forêt au moins une fois par semaine. Il prend son appareil photo tout le temps avec lui, en cherchant la « *symétrie dans la forêt* ». En travaillant sur ce thème, Michel a fait déjà des dizaines de clichés. Dans son labo photo il superpose les clichés et il essaye de découvrir les formes se cachant dans l'évidence de la nature. Des formes fantastiques apparaîtront, parfois humaines, par fois animalières, de toute façon on a l'impression qu'on se trouve devant l'esprit de la forêt. Les photos sont à vendre dans la petite boutique librairie de Trého, et elles coûtent 300 euro la pièce. C'est un exemple sur lequel on va revenir.

L'association La Souette à Concoret organise beaucoup de balades dans la forêt pour les enfants, mais pas seulement. Les balades sont payantes, et les groupes d'enfants ou bien touristes peuvent rester pour quelques jours dans un établissement de la commune. Ils ont pour objectif de sensibiliser leur public aux valeurs comme la nature, la qualité de la vie dans la nature, l'écologie etc. L'argent encaissé est utilisé pour l'autofinancement.

La ferme école est l'exemple qui se trouve à une des extrêmes dont on a parlé toute à l'heure. C'est une association qui regroupe des jeunes écologistes, qui ont acheté une parcelle de terre agricole à 2 km de Concoret, juste à côté de la forêt. La petite parcelle est entourée de bois. Deux baraques se lèvent de l'herbe qui pousse sans contrainte autour de la zone arable. Derrière une de ces baraques il y a un four à pain. En face, à côté de petit chemin en terre, il y a le chariot de Martin et Sophie. Ils sont venus de Provence jusqu'en Bretagne avec ce chariot tiré par un cheval. C'est leur maison, leur univers de vie. Les baraques sont « des chambres d'hôtes » pour des gens qui vont rester une ou plusieurs nuits. Le prix est le même pour tout le monde : 0 euro. Ici quelqu'un peut venir et apprendre l'ancienne agriculture paysanne, les anciennes façons de travailler la terre. Les jeunes montrent une modalité de vie que nous avons bien souvent oubliées. La première réaction que j'ai eu a été de me souvenir des paysans de mon village natal à côté des Carpates roumaines : avec des vêtements sales et piteux, avec les cheveux en désordre comme si le miroir n'était pas invité, j'oubliais qu'une fille peut être si belle avec les ongles noires et ses mains pleines de cors. Malgré tout, ils dégagent un esprit de bonne santé, quelque chose de très vivant. Lazare m'explique leur initiative guidée par la logique bio: « *il faut pas te laisser tromper par le concept de façade qui couvre le mot bio. Un produit bio est un produit pour le quel on n'a pas utilisé d'énergie fossile dans le processus de production et de commercialisation. C'est ça bio! Pas seulement faire pousser des plantes sans OGMs, mais travailler avec des animaux, travailler vraiment près de la terre.* »

Lazare construit un chariot lui-même pour ses ânes et pour transporter ses produits. Lui et sa copine Nomie sont tous les jours dans la forêt. Ils ramassent le bois mort pour le chauffage et pour le four à pain. Toute à l'heure ils sont venus avec un petit chariot supra chargé. Dans cette journée nuageuse, avec la bruine qui posait des petits cristaux dans les cheveux et sur les vêtements, leur petit chariot surchargé donnait l'image de la pauvreté en radiant des valeurs comme l'aide gratuite, la soutenance mutuelle, la fierté de savoir faire, la vertu de la simplicité. Mais pourquoi ont-ils choisi de vivre comme ça ? C'est un esprit de révolte contre un système qui se tourne seulement autour du profit, de la croissance économique sans contrôle ? C'est un désir vers des valeurs que les gens de XXI^e siècle sont en train d'oublier ? Ces sont des échecs personnels qui ont renforcé des tendances *alternatives* ? Ce sont des questions auxquelles on ne peut pas répondre mais qui peuvent former le point de départ pour une autre enquête. Leur exemple est important parce qu'il nous fait nous poser des questions, demander des explications, nous interroger sur nos propres actions et sur notre propre système de valeurs.

IIIe Chapitre - L'ethnographie des représentations sociales

Après avoir vu quels sont les usages de la forêt, qui les font et comment ils se constituent en comportements sociaux, nous allons analyser dans ce chapitre les représentations sociales sur la forêt et ses usages. L'esquisse des représentations sociale de la forêt issue de notre base de données qualitative parmi les habitants de Tréhorenteuc est la suivante: pour 35% des répondants la forêt est un espace magique, et pour 31% la forêt signifie les landes. Au niveau des usages, on peut avoir à côté de la forêt un parc de loisir, 38%, et un chantier archéologique, 27%. Dans le même temps, tous les répondants ont dit qu'il faut conserver le patrimoine du village. 61% veulent droit d'accès à toute la forêt en tant que 35% disent que c'est bien comme ça. Nous observons un décalage très fort entre la signification de la forêt, landes et espace magique, ainsi qu'un taux considérable des habitants qui considèrent qu'il faut avoir accès à toute la forêt. Néanmoins, toute la population est d'accord que le patrimoine doit être préservé, même si les stratégies sont incohérentes. Ce décalage est l'image des deux populations qui cohabite à Tréhorenteuc, la population autochtone et la population néo-rurale. Nous allons suivre cette mutation, ce décalage, parmi la population des trois villages de notre étude.

Notre démarche est structurée sur deux axes principaux: premièrement les représentations parmi les locaux et deuxièmement parmi les néo-ruraux. Nous décrirons qu'est-ce que signifie la forêt pour différentes catégories des gens, et comment ils perçoivent ce que les autres font ou pensent de la forêt et ses usages. En mesurant le contact que différentes catégories des gens ont avec la forêt, on a établi un continuum pour chacune de ces deux axes.

III.1. La représentation de la forêt et de ses usages parmi les locaux

Jadis, la forêt a été indispensable pour la vie économique des communautés limitrophes: pâturage pour les bestiaux, ramassage de bois pour le chauffage et les constructions depuis toujours, des revenus monétaires en travaillant comme bûcherons, charbonniers de bois, ou dans les autres activités de l'industrie métallurgique à partir du XVIe siècle dans les Forges de Paimpont¹⁶. Les paysans n'ont jamais arrêté de défendre leurs droits d'usage à chaque fois

¹⁶ M. de l'Estourbeillon, *Les revenus de la forêt de Brocéliande aux XVe et XVIe siècle*, dans Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, Imprimerie Galles, Vannes, 1893. Une photocopie de ce document est disponible à la Bibliothèque Municipale de Paimpont.

qu'un nouveau propriétaire de la forêt arrivait¹⁷. A partir des années 1960, la forêt et les landes sont soudainement abandonnées par la population locale tout à coup avec l'agriculture traditionnelle. La seule activité qui lie encore les locaux avec la forêt est la chasse, et cela plutôt pour la partie des landes que pour la grande forêt.

Les agriculteurs forment une catégorie distincte des locaux par rapport à la forêt. Ils ne pratiquent pas la chasse et sont tout simplement coupés de cet endroit naturel. On écoute un agriculteur de la clairière de Canée, commune de Paimpont:

«Pour nous la forêt fait partie du patrimoine, puis que on a toujours vécu parmi la forêt, quoi, on est habitué. Et puis, la forêt... c'est de la nature, c'est beau, c'est.... Il y a des arbres, c'est vivant, il y a des animaux, et chaque saison apport son charme.»

Lui et son épouse ne vont presque jamais dans la forêt, *«nous sommes occupé avec la ferme. J'y ai été, il y a, je crois... deux ans. J'ai été avec des amis, on s'est baladé un peu.»* En discutant avec lui de la forêt, j'ai observé qu'il a repris le discours touristique. Les paysans qui ne chassent pas et qui sont encore impliqués dans l'agriculture, une activité qui prend beaucoup de temps, sont les habitants les plus éloignés de la forêt. Ils reprennent le discours touristique comme une fierté d'identité locale mais sans pouvoir donner des exemples des lieux dans la forêt qui ont une signification spéciale pour eux. En discutant avec d'autres agriculteurs de Concoret, la commune du nord de la forêt, j'ai remarqué qu'ils ont aussi les mêmes difficultés en décrivant des endroits ou des chemins qui se trouvent dans la forêt, ou de dénommer les landes qui se trouvent autour de leur village. Leur représentation sur les usages de la forêt est aussi incohérente. Ils n'ont rien contre la chasse mais ils reconnaissent seulement la chasse à tir et la chasse à courre comme de vraies actions de chasse.

« A Paimpont, la chasse c'est une attraction pour les chasseurs, il y a beaucoup de chasseurs. Alors, il y a les actions de la chasse, et autrement il y a aussi la chasse a courre avec les chevaux et les chiens. Nous sommes dans des bonnes relations avec les chasseurs.

- Même si vous les trouvez sur vos champs?

- Non, ça se passe bien. Heureusement qu'il y a des chasseurs, parce que, comme il y a beaucoup de gibier, nous sommes susceptibles de recevoir beaucoup plus de dégâts. Mais c'est vrai que certains chasseurs mènent une vie de bourgeois, et après vous ignorent. C'est ça, dans tous les milieux il y a des gens qui sont respectueux et d'autres qui sont moins. »

¹⁷ Michel Duval, *La forêt de Brécilien et ses très anciens usages*, communication faite par l'auteur au Congrès de la Société d'Histoire des Institutions des Pays de l'Ouest de la France, Rennes, mai 1951.

Même dans la cueillette des champignons ils ne se retrouvent pas: « *ça arrive d'aller cueillir des champignons, on aime bien les champignons mais nous ne sommes pas de vrais connaisseurs. On ne les connaît pas suffisamment, quoi, on achète des champignons.* »

Nous concluons ainsi que les habitants avec la plus faible représentation sur la forêt et sur ses usages sont les agriculteurs non chasseurs, qui font partie de la population locale. Il y a aucune activité quotidienne ou saisonnière qui les lient à la forêt et ils n'ont pas beaucoup de contacts avec les gens du village. On les retrouve aussi rarement dans les cafés ou aux messes dominicales et cela parce que la plus part du temps ils sont occupé avec les activités agricoles. Pour eux la forêt est presque inconnue.

Une autre catégorie parmi les locaux est formée par les gens qui ne chassent pas mais qui ne pratiquent plus l'agriculture. Ils sont dans leur majorité **des retraités ou des gens qui sont nés dans «le pays» mais sont vécu ailleurs pendant des années** et qui maintenant ont repris la maison de leurs parents. Ils utilisent la forêt pour faire des ballades et cueillir des champignons. Tous seuls ou en groupes ils redécouvrent la forêt. Maria a 82 ans, elle habite à Pertuis Néanti, un hameau à coté de Tréhorenteuc mais qui fait partie de la commune de Paimpont. Chaque jour à midi, avant le repas, elle fait sa ballade en forêt avec une copine ou avec sa fille. Dans la saison elles cueillent des champignons dans des lieux à eux. Elle a toujours habité à Pertuis Néanti, elle connaît bien la forêt:

« Je gardais mes vaches à côté de la Fontaine de Baranton...

- Qu'est-ce que vous aimez plus, les landes ou la forêt?

Pour nous les landes sont particulières, elles sont pauvres, mais la forêt est trop riche...

- Mais, qu'est-ce que vous aimez plus, les landes ou la forêt?

Oh, bah tout..., tout. Mais on est attaché à nos landes, parce que elles sont à nous les landes, on a des landes nous! C'est à nous. Ça se fait à nous, dans la forêt on n'a pas le droit. Si on coupe du bois et que la garde tombe sur nous, on est pris, tu a des problèmes. Mais on peut couper chez nous, sur les landes, on peut chasser, mais pas en forêt, il y a la chasse à courre qui est ordonné par les gros. Le gros est gros, et le petit est petit, eh? C'est comme ça. Le petit est petit et le gros est le gros. Et on est petits. Il faut travailler, travailler! »

Les locaux qui sont à la retraite on le temps de revoir la forêt, même chaque jours, parfois leurs enfants, qui sont aussi à la retraite, vont avec eux aussi et ils redécouvrent la forêt ensemble. Les bons endroits pour cueillir des champignons sont hérités par les histoires de la vie. La forêt et les landes forment un tout, mais les landes se distinguent dans leur vision en

tant que propriété. Les différences entre les grands propriétaires qui ont la forêt, qui font la chasse à courre et eux sont considérées comme normales, qui ont toujours été, et qui seront toujours pareilles.

La troisième catégorie des représentations sociales de la forêt parmi les locaux est donnée par les chasseurs. Ici nous allons analyser deux types de discours, celui qui appartient à ceux qui font la chasse à courre et celui des paysans qui font leurs battues. Les locaux qui font la chasse à courre sont les nobles, les familles de Jacquelin et Le Goalès de Mézaubran, et des gens qui sont devenus des boutons sans être noble ou hériter ce droit, comme on a déjà vu dans le chapitre précédant.

Pour les nobles la forêt est tout d'abord une propriété, la source de revenus la plus importante. Parmi les 7000 ha du massif forestier de Brocéliande, 2800 sont de landes et se trouvent dans la propriété des paysans, le reste sont les grandes propriétés, d'où, la famille Le Goalès de Mézaubran, le plus grand propriétaire, a 1811 ha. En tant que propriété, la forêt est gérée d'une manière managériale. Le bois est exploité en bonne connaissance de chacune des réglementations d'exploitation forestière, les chemins touristiques sont bornés et entretenus en coopération avec la Direction Tourisme du département et avec le concours de la municipalité. Pour cette catégorie, la chasse est une tradition, une marque identitaire, un loisir mais aussi un outil d'entretenir des relations de pouvoir. Les nouveaux boutons sont choisis parmi les invités les plus influents, qui peuvent apporter du capital de pouvoir à l'association de chasse. De l'autre côté, [...] *«les gens d'équipage ont priorité partout à la chasse parce que ce sont eux en somme qui sont les patrons de la chasse. Donc, les autres, les suiveurs, laissent toujours un bouton passer devant lui, question de politesse.»* La forêt entretient une différence qui est imposée par un code de conduite pendant la chasse et en dehors de la chasse.

Nous avons déjà décrit dans le chapitre précédant quel est le rapport entre **les chasseurs paysans** et les landes où ils chassent. Nous avons vu l'importance de ce milieu naturel pour eux du point de vue identitaire. Concernant la forêt, ils la perçoivent aussi comme une différence, un milieu naturel qui signifie beaucoup pour eux, mais qui ne leur appartient pas. Pour eux, la forêt délimite deux mondes sociaux distincts, naturels, qui ont été toujours comme ça et qui peuvent rester comme ça. Un habitant de la clairière de Beauvais nous explique:

« Leur mode de chasse [à courre] ne m'intéresse pas. Je respecte leur mode de chasse mais, c'est pas mon truc, quoi. Moi je préfère ma chasse que ça. Qui fait la gueule

contre la chasse? Surtout des gens qui arrive d'ailleurs, qui ne sont pas comme on dit du terroir, et qui ont du mal d'accepter ça, qui ne comprend pas, quoi. [...]

Si nous on a du grand gibier c'est grâce à la forêt, c'est grâce à eux, parce que le grand gibier il se réfugie chez eux. Mais, il se nourrit chez nous ! Parce que les cultures sont dans les champs, ne sont pas dans la forêt. Pas seulement dans les landes, mais s'il veut bouffer de l'herbe il faut qu'il sorte dans les pâtures des agriculteurs, ils vont dans le maïs des agriculteurs. Ils se nourrissent sur les petits champs, ils ne se nourrissent pas dans la forêt. Ils se remettent dans la forêt, ils vont dormir là, ils vont se cacher le jour et la nuit ils sortent dans les cultures pour se nourrir. Donc, c'est un tout. [Les landes et la forêt, n.a.]

Entre la forêt et les landes j'aurais du mal à choisir. J'aime les deux, les deux sont bien. C'est un tout. »

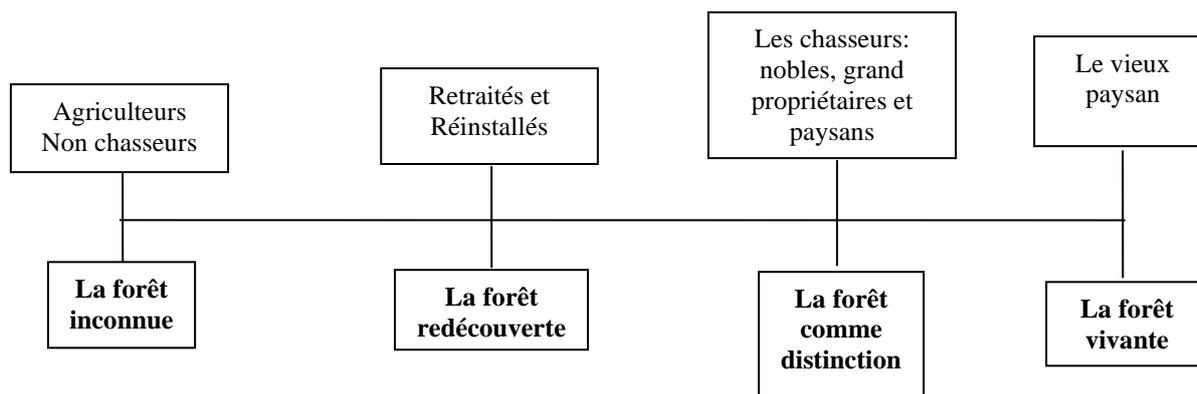
La différence est parfois conflictuelle, mais pas parce qu'elle est reconnue comme différence, mais justement pour la dispute du grand gibier. Un autre paysan de Beauvais nous explique son point de vue:

« J'ai arrêté en 1980 parce que autrement je serais en prison. Personne ne m'a empêché de chasser. Non, c'est pas pour la chasse, c'est pour les emmerder, j'ai braconné pour les emmerder. Eux ils rentrent dans les champs avec les chevaux, avec les chiens, font qu'est-ce qu'ils veulent, mais nous on peut pas chez eux ?! »

Ici la chasse est vue comme une injustice, *eux* ils peuvent venir chez *nous*, mais *nous*, on ne peut pas aller chez *eux*. Donc le braconnage est vu comme une pratique légitime qui vient de réglée cette injustice mais qui n'est pas contre la distinction entre les deux mondes: celui des gros et celui des petits.

Enfin, au niveau de la représentation de la forêt et de ses usages parmi les locaux, nous reprendrons l'exemple exceptionnel de monsieur Hubert qui allait dans la forêt pendant la nuit pour l'écouter et qui se constitue comme une catégorie séparée. Il perçoit la forêt comme un être vivant, «*je suis un vivant parmi les vivants*», le paysage se constitue dans un milieu de réflexions existentielles et plus, comme médiateur avec le monde d'au-delà: «*je suis tout seul, comment ça se fait que il y a personne... ? Les arbres sont là, qui bougent pas...*» Cet exemple est unique dans notre recherche de terrain, est la sensibilité de ce vieux pamponsais constitue un extrême sur notre axe.

Faisons un récapitulatif des représentations de la forêt et de ses usages parmi la population locale sur un modèle graphique pour bien fixer nos catégories avant de passer au niveau suivant de notre analyse.



Le schéma des représentations sociales de la forêt et de ses usages parmi les locaux.

III.2. La représentation sociale de la forêt et de ses usages parmi les néo-ruraux.

Les néo-ruraux sont les habitants venus s'installer dans les villages plus ou moins récemment, pour des motifs diverses. Ils trouvent dans la forêt le calme, la paix, la nature perdue, l'histoire et les traces des ancêtres, ils viennent pour se retrouver eux-mêmes. Parmi eux, il y a une catégorie qui travaille à Rennes et qui est venue s'installer dans les villages autour de la métropole. Ici ils ont un avantage de plus, la forêt, et pas n'importe laquelle: la forêt de Brocéliande! Avec *la 4 voies* l'accès est tellement facile, un demi heure de Rennes et ils ont l'avantage de vivre dans *la paix de la campagne*. Mais comment vivent-ils là, est-ce que ils sont intégrés, est-ce qu'ils veulent cela? La forêt est à côté de chez eux, mais pour accéder ce n'est pas facile. Elle a ses règles, ses propriétaires, sa vie et pour accéder il faut la comprendre d'abord. Comment les néo-ruraux comprennent-ils la forêt et sa vie?

A un extrême on peut placer les habitants qui ont une approche touristique de la forêt. Un des ces habitants nous explique:

«Pour moi la forêt c'est plutôt une zone touristique en fait. Même si j'habite ici, je travaille pas avec elle, on est voisins mais... on se fréquente très peu en fait. Economiquement, il y a rien en forêt, donc lors que je vais en forêt c'est pour une ballade, pour me détendre. J'ai uniquement cette vision-là de la forêt. On n'est pas né avec la forêt. J'ai choisi mon cadre d'habitation parce que elle était là, et que ça ramène une tranquillité, une sérénité, qui me plaisait, mais je ne la fréquente pas plus qu'un touriste. L'hiver je la connaît quasiment pas, après l'été 4-5 fois à peu près. Je

ramène des gens en fait, des gens qui viennent manger à midi on se lance dans une ballade l'après midi. Et en automne 2, 3 fois, par là. C'est tout. » (M., 34 ans)

Dans «**la forêt touristique**» on retrouve les habitants qui travaillent en dehors de la commune, qui sont peu intéressés par leur milieu de résidence, et qui ont l'indicateur de fréquentation le moins élevé parmi la population néo-rurale.

Après la représentation de la forêt touristique, il y a des gens qui trouvent la forêt plus proche d'eux, la forêt qui les détend, ou, pour utiliser une expression d'une de nos interviewées, « **la forêt comme un jardin** » :

«J'ai trouvé l'endroit joli et j'ai acheté une maison. [...] J'aime bien me promener dans la forêt, ici je vais souvent faire le tour du lac, mais dans la forêt je ne vais pas souvent. En hiver je n'y vais pas parce que souvent il y a la chasse, il y a beaucoup chasseurs ici, et donc, je trouve ça dangereux, et puis en été il y a beaucoup de touristes, il y a beaucoup, beaucoup monde ici l'été. C'est très touristique. Donc, moi j'y vais pas beaucoup. Mais j'aime la forêt, les arbres, tout ça j'aime bien. [...] Pour marcher, faire de la marche, et ... c'est ça. Non, je n'ai pas des habitudes. J'aime bien marcher, pas toute seule, je préfère d'être avec quelqu'un, et puis marcher, regarder le paysage, j'aime bien les odeurs, les odeurs des feuilles, la mousse quand elle a poussé. J'aime bien les odeurs, pas tellement les bruits, mais les odeurs, et puis les couleurs. Moi j'aime bien, ça me calme, ça m'apaise... comme le jardin, c'est pareil. Ça me détend en fait, d'être dans la nature, près de la terre...» (A., 48 ans)

Dans «la forêt jardin» on retrouve les habitants qui travaillent dans la commune ou qui sont retraités, qui prennent le temps de visiter l'orée de la forêt, souvent avec leur chien, mais qui ne vont pas plus loin dans leur démarche. Ils connaissent la forêt à distance, ils n'ont pas encore des habitudes liées à la forêt. Dans cette catégorie on retrouve la majorité des contestataires de la chasse, soit la chasse paysanne, soit à tir ou à courre. C'est un monde inacceptable pour eux : « *ici il y a la chasse à courre avec les chevaux; c'est une autre époque, c'est un autre monde, sont des gens qui vivent... ils ne vivent pas leur époque.* » (A. 48 ans)

La forêt est découverte par une certaine partie de la population néo-rurale. Peu à peu, les gens forment des habitudes vis-à-vis de la forêt: «*avec mon cousin je faisais beaucoup de vélo dans la forêt. On essayait de découvrir progressivement toute la forêt en se baladant.*» (L. 31 ans, Paimpont) Un habitant de Concoret, nous explique:

« Je suis quelqu'un qui était à Rennes, qui habitait à Rennes, mes parents avaient une maison de campagne ici, et je venais presque la moitié de l'année ici. A la ville c'est différent, c'est une autre vie, et la campagne m'apportait le côté de la nature, la plénitude. Du coup, j'ai toujours connu ça et j'y ai pris goût. Maintenant j'ai besoin de grandes terres, je besoin de la forêt. Je suis tout le temps dans la forêt, dès qu'il y a la saison des champignons je suis tout le temps dans la forêt et je me balade. Je vais passer un demi heure pour ramasser un panier, mais je vais passer dix heures à balader. Même si il y a des coins que je connais par cœur, je vais revoir les arbres, j'ai besoin de ce contact là. (J., 32, Concoret)

En découvrant la forêt, ces gens ont découvert aussi un nouveau sentiment, celui du besoin de la forêt. A ce niveau de représentation les expériences commencent à être partagées avec les autres, ou en famille. J. nous explique comment il prend son petit-fils dans la forêt, comment la forêt devient une partie de son éducation:

« ce que je fais avec mon gamin...je faisais toujours des petites conneries dans la forêt pour lui faire croire que il y a quelque chose dans la forêt, pour son imaginaire, tu vois? Et après je veux qu'il soit avec moi dans la forêt, pour lui montrer toutes les coins que je connais, que j'ai découverts.»

Dans leurs majorité, les gens qui découvrent la forêt sont aussi des gens qui travaillent dans la commune ou qui ont leur propre affaire dans la commune. Ils ont pris le temps de bien connaître la forêt, et maintenant ils ont leur propre manière de s'intégrer dans la vie de la forêt, de connaître la forêt plus loin que un jardin, une modalité indépendante du bagage des connaissances locales. Cette connaissance est déjà bien structuré et peut être transmise aux autres. En découvrant la forêt, les simples balades de la population néo-rurale deviennent des comportements sociaux.

Après avoir été découverte, la forêt se constitue dans un espace qui donne de réponses aux problèmes existentiels, qui aide à mieux comprendre le monde, qui offre des indices: elle devient **la forêt inspiration**. Avec cette nouvelle catégorie des représentations on touche aussi l'usage ésotérique. On écoute un autre habitant de Concoret:

« Elle dégage quelque chose cette forêt, je ne sais pas, tu te sens bien dans la forêt, et moi je pense parce que c'est Brocéliande, c'est une forêt magique, c'est une forêt qui dégage de l'énergie. Il y a des lieux ici qui sont extraordinaires, donc, ça dégage quelque chose. Si tu vas dans les Alpes tu as aussi de la forêt mais ce n'est pas du tout

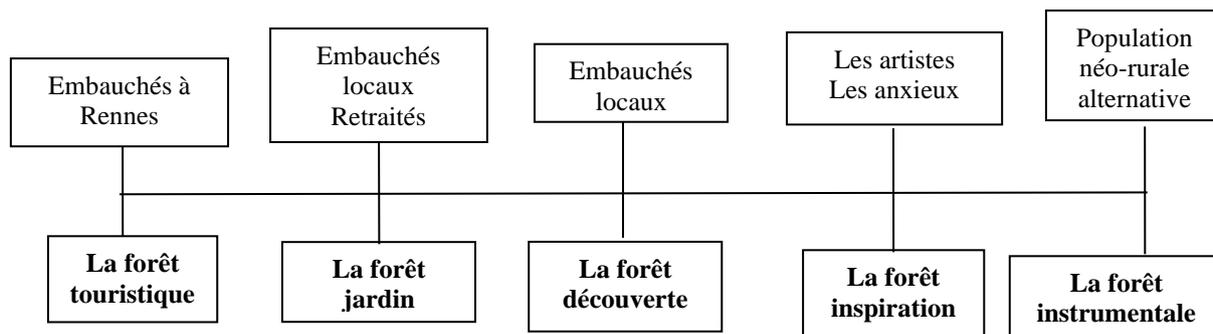
pareil, tu n'a pas la même attirance dans la forêt, que la forêt Brocéliande. Ici c'est une forêt particulière.

La magie de la forêt? Moi..., ma vie n'a pas été toujours évidente, toujours facile, comme tout le monde, et un moment tu as besoin de te remettre en question. Et moi j'ai trouvé beaucoup de solutions dans la forêt. Je pense que si tu arrives dans des lieux comme ça, où tu es dans la forêt, et c'est marrant, mais tu t'installes dans un lieu et tu te sens bien. Pourquoi tu te sens bien? Moi je pense qu'elle dégage de l'énergie cette forêt, ça c'est sûr. Et tu te poses des questions: qu'est-ce que je fais avec ma vie, qui je suis. Et après tu dis: ma vie est comme ça, bonne ou male, ma vie est comme ça, quoi... et moi je pense que c'a été la forêt qui m'a aidé à savoir qui j'étais. » (G.L. 45 ans)

L'inspiration peut être aussi artistique, comme nous avons décrit le cas de Michel, le photographe de Tréhorenteuc, dans le deuxième chapitre. Mais tous les artistes qui sont installés autour de Brocéliande ne travaillent pas sur des thèmes comme la magie et le passé arthurien de la forêt. Néanmoins, tous partagent l'image « bizarre » de la forêt. Pour eux, « *il y a des choses dans la forêt* », et la population autochtone la forêt est sans mystère.

Enfin, la forêt représente pour une partie de la population néo-rurale une source essentielle de bois mort, de champignons, de pâturage mais en plus de cela, une scène pour leurs revendications, un instrument politique utilisé pour sensibiliser l'opinion publique – c'est la forêt instrumentale pour la population néo-rurale alternative. Cette population est représentée dans notre étude par La Ferme Ecole de Concoret. La forêt représente pour eux l'espace de refuge, un endroit qu'ils vont créer exemplaire, d'une exemplarité primordiale. Avec eux, j'ai eu l'impression que je me retrouvais sur une île vierge où nous avons la possibilité de recréer toute la vie, un monde entier tout propre, sans péchés. Après la recréation de ce monde, même si imparfait, de tout façon meilleur, nous allons refaire les liaisons avec le vieux monde pour offrir notre exemple. La forêt devient donc l'instrument pour tout ce processus militant.

Avec le schéma ci-dessous nous finissons les catégories des représentations sociales sur la forêt et ses usages. Nous avons analysé, dans ce chapitre, 4 catégories des représentations pour la population locale et 5 pour la population néo-rurale et nous avons aussi vu à quelle type de population correspondent chacune d'entre elles. Les critères qui départagent ces catégories, sont les conclusions de notre étude.



Le schéma des représentations sociales de la forêt et de ses usages parmi les néo-ruraux.

IVe Chapitre – Conclusions sur la formation des comportements sociaux et sur l'intégration d'une population nouvelle dans un milieu social donnée.

Dans le deuxième chapitre nous avons considéré les usages de la forêt dans le sens plus large des comportements sociaux, avec une définition propre du concept. Dans le troisième chapitre nous avons décrit comment ces comportements et la forêt sont perçus par les locaux et par la population néo-rurale. On a vu à partir des nos données empiriques qu'il est impossible de parler d'une seul type de représentation dans le cadre d'une population soit autochtone, soit nouvelle. La première question à laquelle il faut répondre maintenant est pourquoi une telle diversité? Quels sont les éléments (variables) qui influencent cette balkanisation des représentations? Après, quelles sont les conséquences au niveau communautaire?

Pour la chasse, nous avons montré que la première variable qui influence la perception de cette pratique c'est l'appartenance ou la non appartenance à la population autochtone. Pendant toute la recherche nous n'avons pas rencontré un seul habitant «de souche» qui serait en désaccord avec la chasse. Pour la population autochtone, « *le gros est le gros, et le petit est le petit* » ou « *chacun son truc* ». Ils sont habitués à une distinction nette entre leurs modes de vie, avec leur type de chasse sur les landes, et la vie spectaculaire des nobles avec la pratique de chasse à courre. Ici il ne faut pas compter les paysans agriculteurs qui ne pratique pas la chasse car ils sont coupés de la forêt comme on a déjà montré dans le deuxième chapitre. La deuxième variable qui influence l'émiettement des représentations sociales sur la forêt et ses usages, c'est l'occupation. De nos jours, l'agriculture est pratiquée en totale indépendance du milieu naturel et social des ses promoteurs. Cette pratique n'est plus un lien social pour la communauté,¹⁸ mais une profession entre autres, de plus en plus spécialisée¹⁹.

Que ce soit la chasse à courre ou les battues, les néo-ruraux ont du mal à accepter ces pratiques. Ils viennent avec une représentation externe sur la chasse, avec des valeurs différentes qu'ils opposent aux valeurs du terroir. Pour eux, leur propriété privé est sacrée, et rien ne doit perturber le confort pour lequel ils ont payé, et dans le quel ils investissent encore. Un des paysans a observé que son village (Paimpont) est devenu « *une banlieue rennaise* ». Les habitants « de souche » ressentent les valeurs urbaines que la nouvelle population apporte, ils ressentent la ville qui est tellement proche d'eux, et ils ne sont pas prêts à la recevoir. De

¹⁸ Henri Mandras, 1967

¹⁹ Alit Ait Abdelmalek, 2005

l'autre côté, les néo-ruraux se comportent exactement comme notre paysan a dit, comme dans leur nouveau quartier. En décrivant ce processus d'extensionnalité et externalité de la ville, Zygmunt Bauman fait le commentaire suivant :

« Les habitants aisés achètent dans un quartier isolé de leur choix, un sorte de ghetto, et interdisent aux autres de s'y installer ; en outre, ils font toute ce qui est en leur pouvoir pour déconnecter leur propre univers de celui de reste des habitants de la ville. Ces ghettos volontaires ont tendance à devenir les avant-postes ou les garnisons de l'extraterritorialité. »²⁰

Des communes situés à 40 km de Rennes sont devenues des ghettos pour une nouvelle population d'habitants qui n'ont aucun lien avec le village, à part leur maison bien rénovée. Ceux-ci sont les néo-ruraux qui ne travaillent pas dans la commune. Les autres, qui ont trouvé des postes dans le village (comme à l'école, à la bibliothèque, à la mairie ou ils ont leur propre affaire) sont ceux qui font des pressions sur la communauté, pas pour être acceptés dans le cadre des règles sociales de la communauté, comme ça a été le cas avec la génération des hippies de 68 décrite dans l'ouvrage de Léger et Hervieu (voir le 1er chapitre), mais pour intégrer leurs propres valeurs dans la communauté. Un exemple, c'est la nouvelle salle de fête de Paimpont qui est en train de se construire. Le projet, fait par la municipalité, prévoit une salle simple, avec une cuisine et d'autres annexes, comme les salles des fêtes pour les bals d'époque. En observant le plan architectural on voit que les sorties de *back stage* manquent, que les fenêtres sont grandes, larges, que les sources électriques sont mal disposées. Comment on traduit cela ? Les architectes et la municipalité n'ont pas pensé à faire une salle polyvalente, où des nouvelles activités comme des concerts, des expos peuvent être organisées, mais une salle à l'ancienne, pour les bals et les mariages. La nouvelle population des habitants ne se retrouve pas beaucoup dans ces activités, et ils ont commencé à faire pression pour « enrichir » le projet. Dans le conseil municipal il n'y a aucun nouvel habitant, que des habitants « de souche », par conséquent, la population autochtone garde bien ses privilèges. **Les variables « appartenance à la population autochtone » et « profession/occupation » sont les variables les plus fortes qui divisent les représentations sur la forêt de Paimpont.**

Nous avons vu que le fait de travailler dans la commune change l'attitude des nouveaux arrivants vers la communauté par rapport à ceux qui travaillent dehors de la

²⁰ Zygmunt Bauman, *Le présent liquide – peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007. P. 97.

commune, notamment à Rennes. Pas dans le sens où ils veulent s'adapter au cadre social qu'ils ont trouvé sur place, mais en adaptant le cadre à leurs besoins et à leurs valeurs citadines. Ensuite, ceux qui travaillent dans la commune sont ceux qui découvrent la forêt, les gens qui ont trouvé dans la forêt une passion, une passion qui se transforme dans un besoin (voir le III^e chapitre). Mais le milieu écologique auquel ils se rapportent est créé d'après une nouvelle image de la forêt, d'après leur propre image de la forêt, indépendamment des représentations et des pratiques locales. Par conséquent, une nouvelle forêt se naît, une forêt qui est destinée à une consommation *esthétique* et pas à une consommation *pratique-économique*. Cette conclusion vient de nous confirmer une hypothèse d'un article de Jean-Louis Fabiani²¹:

« un sentiment diffus d'hostilité [...] est commun à tous les nouveaux usagers de la nature, qui définissent le cadre naturel comme un paysage destiné à la seule consommation esthétique. »

Cette mutation coupe la forêt en deux et rejette la possibilité que le cadre naturel se peut constituer à la fois *esthétique* et à la fois *pratique-économique* pour la même catégorie de population. Les deux catégories des représentations ne sont pas compatibles, mais ils vont se substituer l'une à l'autre.

Le fait que la population de chasseurs a baissé (Landry 2000) et que la population néo-rurale a crû nous fait conclure que la population néo-rurale qui soutienne la consommation *esthétique* va imposer ce modèle avec un nouveau set de valeurs sociales. Ces valeurs vont trouver un seul point de résistance, la chasse à courre. Les grands propriétaires et les familles nobles qui possèdent du point de vue juridique la Forêt de Paimpont font aussi partie de la population autochtone, ils ont aussi une consommation de la forêt *pratique-économique*, mais ils ajoutent un caractère symbolique et du pouvoir politique par la pratique de la chasse à courre. Cette pratique, qui renforce la représentation de la forêt comme le cadre d'un plaisir noble, va être obligée de diluer ces principes et ses règles de jeu pour faire face aux nouveaux propriétaires: les propriétaires affectifs de la forêt.

La deuxième conclusion de notre étude est que les usages de la forêt accomplis par la population néo-rurale et **leur consommation esthétique de la forêt, développent un nouveau type de propriété: c'est la propriété affective de la forêt menée par la population néo-rurale.** Comme nous avons déjà précisé, la population autochtone, qui se caractérise par une consommation *pratique-économique* de la forêt, reconnaît la distinction

²¹ Jean-Louis Fabiani, 1984

entre son mode de vie et celui des nobles et grandes propriétaires. Ils reconnaissent aussi la chasse à courre comme un fait normal, alors que la population néo-rurale ne reconnaît pas cette distinction et ils rejettent cette pratique de chasse.

Quelles sont alors les conséquences pour la vie communautaire de nos villages ? La troisième conclusion de notre étude est que **les usages de la forêt parmi la population néo-rurale, ou la consommation esthétique de la forêt, possèdent une dimension de la sociabilité²² beaucoup plus faible que les usages de la population autochtone, ou le type de consommation pratique-économique.**

Tandis que les usages de la population autochtone sont un spectacle de la socialisation, comme nous avons détaillé dans le IIe chapitre, les usages parmi la population néo-rurale sont plus des usages solitaires, de réflexion individuelle, d'introspection. Ils sont « *protestantes* » - se construisent d'après l'interprétation libre de chacun de la forêt, et parfois protestataires – ils ont un caractère militant comme c'est le cas de la population *Alternative*. La dimension sociale de leurs usages, ce qui fait que nous le considérons comme comportements sociaux, est la capacité d'héritage de ces pratiques dans le cadre familial, ou leurs capacité d'être transmissibles parmi la population néo-rurale, par le processus de mimétisme social. Les usages de la population autochtone ont un caractère « *d'agape* », pas dans le sens religieux du terme, mais dans le sens social, dans le sens où ils sont partagés avec les autres. Ludovic Ginelli aperçoit dans son travail sur la chasse en Pyrénées la même chose:

Les chasses « sont autant d'occasions de développer une sociabilité, au cours des battues elles-mêmes qui demandent une organisation, une concertation entre chasseurs, mais aussi avant, au relais des chasseurs, 'où le matin, il y en a toujours un qui prépare le café' » (Ginelli 2004:38)

Pour bien fixer les termes de nos conclusions, nous suivons le tableau ci-dessous:

	Population autochtone	Population néo-rurale
Type de consommation	Pratique-économique	Esthétique
Type de propriété	Juridique	Affective
Type de sociabilité	Agape	Protestante

La forêt neuve de Paimpont est une forêt partagée entre deux populations, entre deux grands types d'usages, type esthétique et pratique-économique. La forêt neuve de Paimpont va abriter dans le temps à venir la solitude de ses nouveaux habitants.

²² Nous considérons la sociabilité d'après M. Agulhon 1977 comme étant « *l'aptitude générale d'une population à vivre intensément les relations publiques.* ».

Limites et perspectives de recherche

Cette enquête nous a permis de proposer une typologie des usages de la forêt Paimpont confrontés aux transformations multiples du milieu rural. Celle-ci reste cependant fragile, étant donné l'échelle réduite de notre terrain d'étude.

Afin de tester la validité de cette typologie, il serait nécessaire d'une part de multiplier les zones d'étude, en privilégiant le massif forestier de Paimpont, pour dissocier aspects locaux et plus généraux. D'autre part, il nous paraît particulièrement nécessaire de mieux développer les méthodes quantitatives de notre recherche, pour tester statistiquement les typologies et les différences entre population locale et néo-rurale.

Bibliographie

*** (2005) *La Vénerie aujourd'hui*, Editions de Bourfontaine, Paris

Abdelmalek Ali Aït (2005), *Territoire et profession. Essai sociologique sur les formes de constructions identitaires modernes*, Paris, EME, col. Proximités-Sociologie

Abric, J. -C. (1987) *Coopération, compétition et représentations sociales*. Cousset: Delval.

Agulhon M. (1977) *Le cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin

Bozon M. (1982) Chasse, territoire, groupements de chasseurs. *Etudes rurales*, vol. 87-88, n° juillet-décembre, p. 335-342.

Chamboredon J.C. (1982) La diffusion de la chasse et la transformation des usages sociaux de l'espace rural. *Etudes rurales*, vol. 87-88, p. 233-260.

Cluzeau D. et all. (1995) *Les cahiers du Bioger, Déprise Agricole, incendie et biologique de la conservation dans le Massif de Brocéliande*, vol. 1.

Darbon D. (1997) *La crise de la chasse en France. La fin d'un monde*. L'Harmattan, Paris.

de l'Estourbeillon M. (1893) *Les revenus de la forêt de Brocéliande aux XV^e et XVI^e siècle*, dans Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan, Imprimerie Galles, Vannes.

Duval M. (1951) *La forêt de Brécilien et ses très anciens usages*, communication faite par l'auteur au Congrès de la Société d'Histoire des Institutions des Pays de l'Ouest de la France, Rennes

Fabiani J.-L. (1984) L'opposition à la chasse et l'affrontement des représentations de la nature. *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 54.

Ginelli L. (2004) Des « chasses de plumes » aux « chasses de tous poils » : représentations sociales des chasses d'hier et d'aujourd'hui dans les Pyrénées : Le cas de Villelongue (Hautes-Pyrénées), mémoire de maîtrise, Université Victor Segalen Bordeaux II

Halbwachs M. (1935) *Les cadres sociaux de la mémoire*, Felix Alcan, Paris

Harper D. (2002) Talking about pictures: a case of photo elicitation, *Visual Studies*, Vol. 17, No. 1.

Hervieu B. et Viard J. (2001) *Au bonheur des campagnes*, éditions de l'Aube

Landry P. (2000) Résultats nationaux et données sociologiques. *Faune sauvage*, vol. 251, p. 8-17.

Léger D. et Hervieu B. (1979) *Le retour à la nature. Au fond de la forêt, l'Etat*. Seuil
Lévi-Strauss C. (1985) *La potière jalouse*. Paris, Plon.

Mendras H. (1967) *La fin des paysans : innovations et changements dans l'agriculture française*, Paris, Sédésis

Montgobert G. (1993) *Eclats en Brocéliande – Le Pays de Maunon 1789-1800, es mutations du monde rural*, Office Culturel du District de Maunon, 1993.

Rezsohazy R. (2006) *Sociologie des valeurs*, Paris, ed. Armand Colin

Weber F. (1982) Gens du pays, émigrés, étrangers : conflits autour d'une chasse en montagne. *Etudes rurales*, vol. 87-88, n° juillet-décembre, p. 287-294.